



P. –V. PIOBB



33 ANS D'OCCULTISME
(Souvenirs d'un Chercheur)

1935

TRENTE TROIS ANS D'OCCULTISME

(Souvenirs d'un Chercheur)

*Voici les Souvenirs d'un Chercheur, que certains de ses travaux, forts savants,
font considérer comme un maître, mais qui tait généralement ce qu'il sait.
On lira passionnément cette série d'anecdotes vécues
retracées avec la verve pittoresque d'un observateur averti.
On y verra apparaître les diverses célébrités de l'occultisme
que P.V. Piohh a toutes connues et fréquentées.*

Chapitre I

L'Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix

A la date où nous sommes il y a effectivement trente-trois ans que, pour la première fois, par le jeu du déterminisme ou du hasard, - comme on voudra, - j'ouvris à la Bibliothèque Nationale un de ces livres mystérieux par leur sujet, étranges par leur style, qu'écrivirent ces hermétiques du XV^e siècle dont on a dit à la fois tant de bien et tant de mal.

Je n'y comprenais rien.

Personne au monde ne m'incitait à faire les recherches qui, depuis, ont occupé toute ma vie. Au contraire, même, par l'instruction scientifique et littéraire que j'avais doublement acquise à la Sorbonne, je devais m'en écarter.

Pourquoi ces auteurs énigmatiques me passionnèrent-ils ? Je n'ai pas à le raconter ici puisque c'est surtout les histoires des autres que j'ai l'intention de faire revivre. Je rappellerai simplement que la préface de l'un de mes ouvrages - celui sur le mythe de **Vénus** - porte cette double date 1897-1908 : il faut convenir que je me préoccupais déjà d'occultisme ou de quelque chose d'approchant en 1897.

Mais en 1902, je commençai vraiment à m'en inquiéter et dès l'année suivante à m'en occuper. Ceci soit dit pour fixer les idées de ceux que ma biographie pourrait intéresser.

A cette époque, je ne connaissais aucun occultiste, c'est-à-dire aucun de ces inquiets de mystère, soit dans le domaine du spiritisme ou métapsychisme, soit dans celui de l'influence des astres, soit encore dans celui des assemblages des lignes de la main, des cartes du tarot, des figures géomantiques, soit aussi dans le fouillis métaphysique de la cabale et de l'hermétisme.

Peu de temps après, cependant, sans beaucoup le vouloir également, du reste, je me trouvai mêlé aux chasseurs de tradition que j'appelle occultistes, sans préciser le terme, parce que la plupart d'entre eux - les plus célèbres et les meilleurs -, se désignaient comme tels à la suite de Papus, inventeur sinon du mot, du moins de la chose, véritable animateur d'un mouvement purement français qui commença vers 1898 et se termina aux alentours de la guerre.

C'étaient tous de très braves gens, entièrement désintéressés, fort instruits en général, érudits même, pas autant mystiques qu'on pourrait croire, mais assez disposés à jouer le rôle d'incompris et de martyrs au regard des savants officiels.

Les plus en vue avaient fait partie de l'**Ordre Kabbalistique de la Rose+Croix** fondé par Stanislas de Guaita dont la mort se place en 1897.

* * *

C'est une histoire invraisemblable que celle de la Rose+Croix. Elle commence dans la nuit des temps d'une manière imprécise d'ailleurs, car elle s'enveloppe des ténèbres les plus alléchantes.

Elle a intrigué tous les chercheurs - et pourtant ils sont patients et même malins. Elle a fait rêver les esprits les plus solides, divaguer les plus logiques.

Elle recèle ceci de curieux, que déjà sous Louis XIV, les Rose+Croix pullulaient sans qu'il fût possible de distinguer les vrais des faux. A notre époque, il y en a dans tous les coins d'Amérique, c'en est une réelle inflation !

Y en a-t-il seulement jamais eu de véritables ?

Ou plutôt y a-t-il eu jadis des gens qui ont fait partie d'un ordre rosicrucien ?

Descartes, que l'on a fortement soupçonné d'avoir été affilié à un tel ordre s'en est défendu. Francis Bacon, que d'aucuns pensent avoir pris le pseudonyme de Shakespeare pour faire représenter des pièces de théâtre que sa haute situation politique lui interdisait de signer, cet auteur prodigieux d'ouvrages de toutes sortes, passe aussi pour avoir été Rose+Croix; mais il a évité de le déclarer positivement. Et Molière le fut-il ? Sa comédie intitulée la **Statue du Commandeur** est bien singulière, certains passages du **Bourgeois Gentilhomme** bien curieux; en tout cas, il n'en a rien dit.

Sans doute, quelque chose a existé. Une association ? Un **sodalitium** (camaraderie) comme l'a appelé Cornélis Agrippa qui fut professeur en Sorbonne, quoique hermétiste ? - peut-être. Un ordre dans le genre maçonnique ? Qui sait ?

Certains Allemands prétendent avoir continué une tradition rosicrucienne en ordre. Mis au pied du mur et priés de répondre à des mots qu'ils auraient dû connaître, ils en demeurèrent interloqués. Leur **Rose+Croix d'Or** était-elle donc si différente de la Rose+Croix tout court ?

On s'y perd.

Toujours est-il que Stanislas de Guaita fonda un ordre qu'il déclara "**Kabbalistique**" et **Rose+Croix** en 1889. Le mot cabale prit un K et deux BB pour la circonstance : cela faisait mieux.

Il en fut grand-maître et Charles Barlet à sa mort, lui succéda.

Charles Barlet, qui avait été fonctionnaire de l'enregistrement et qui faisait de l'astrologie pour tâcher d'en découvrir les lois m'a raconté toute cette aventure.

* * *

Ce fut, en effet, une aventure.

Stanislas de Guaita croyait au diable et aux diableries. N'a-t-il pas écrit le **Ternaire magique de Satan** ? C'était un littéraire de grand talent, mais nullement un esprit scientifique. Ayant un jour découvert le nombre trois dont les applications lui parurent curieuses, il s'en gargarisa et en intoxiqua son entourage. Cependant, ni lui, ni ses amis ne s'aperçurent jamais des propriétés des triangles qui traînent dans toutes les géométries.

On voit de quelle manière et avec quelles munitions ces braves gens partirent à la chasse de la Tradition !

A leurs yeux - comme à ceux de beaucoup de contemporains encore - la Tradition est une sorte de Tarasque ou de Bête de Givaudan qu'on soupçonne partout, qu'on ne voit jamais et que, finalement, par peur de rentrer bredouille, on rapporte chez soi sous la forme d'une casquette trouée dont on se coiffe pour se donner un air bien occultiste.

La Tradition, Stanislas de Guaita, accompagné de Charles Barlet, de Papus, d'Oswald Wirth, de Sédir, de Péladan, et de quelques autres, ils ne la trouvèrent pas.

Mais faute d'avoir pu capturer un monstre aussi décevant, ils élevèrent une façon d'animal très apprivoisé, très domestique, qu'ils prétendirent avoir dompté !

C'est un peu comme naguère, au jardin zoologique de Marseille où un bon chien de berger alsacien regardait docilement le public derrière de solides barreaux sous une pancarte impressionnante "Loup des Cévennes - prenez garde !"

Possesseurs ainsi d'une "certaine Tradition", sinon de la Tradition même, il leur devenait aisé de constituer une association très secrète - dont le principal arcane consistait essentiellement à ne point faire connaître ni d'où provenait ladite Tradition ni de quoi elle se composait.

Jamais je n'ai autant ri, me racontait Charles Barlet, ils avaient tous fini par être convaincus et, en somme que cherchaient-ils ? à contenter quelque vanité un peu puérile sans doute, à vrai dire très innocente.

Il avait raison de rire, cet excellent homme, le seul qui ait eu quelque jugeote dans l'affaire.

Il s'était laissé "bombarder grand-maître" comme il disait, par faiblesse et bonté, pour ne pas chagriner Papus qu'il aimait beaucoup et qui cherchait à sauver l'association chancelante depuis le départ sensationnel de Péladan.

Péladan avait provoqué un schisme, laissé pousser ses cheveux afin de prendre une allure hiératique, fondé de son côté en 1890 - un an après la création de la société de Guaita - un nouvel organisme - l'**Ordre de la Rose-Croix du Temple et du Graal**, ou de la **Rose-Croix catholique**, dont le titre aussi pompeux qu'incohérent devint presque aussitôt célèbre. Péladan s'intitulait **Sâr** ce qui avait un air persan assez savoureux, se drapait dans un manteau noir au coi

rouge, prenait des allures tragiques, fréquentait les salons littéraires et les répétitions générales, distribuait des poignées de main aux terrasses des fameux cafés du "boulevard" et passait pour mage et "esthète". En fait, il organisait des expositions de tableaux et lança de cette manière un **Salon de la Rose-Croix** qui fit courir tout Paris.

Mais sa Rose-Croix, à lui, avait perdu le signe + placé entre les deux mots !

C'est pourquoi Sédir a déclaré, dans un de ses ouvrages, que cette tentative représentait un "hiatus d'idées". Sédir, du reste, pratiquait un peu plus tard un hiatus identique en se séparant de Papus et de Charles Barlet pour créer pareillement sa Rose+Croix à lui, plus mystique, plus vague encore, néanmoins très évangelique.

Certes, Péladan quitta Stanislas de Guaïta et tout le Suprême Conseil de l'Ordre Kabbalistique - c'était à peu près en quoi celui-ci se résumait - plus par divergence d'aspirations que par contradiction d'idées. Au fond, ils avaient l'un et l'autre, autant de mysticisme chrétien, teinté d'une belle culture littéraire; en surface, ils manifestaient tous deux une telle dose de vanité que, nécessairement, ils devaient s'entrechoquer.

Et puis Péladan croyait en Dieu et Stanislas de Guaïta cherchait à voir le Diable.

Entre les deux, Papus faisait de la médecine, étudiait l'hypnotisme à la Salpêtrière avec le célèbre Charcot; Charles Barlet poursuivait sa carrière à l'enregistrement; ils n'étaient pas de taille à opérer une médiation.

Ils écoutaient leur grand-maître et se laissaient entraîner par lui dans les diableries.

Stanislas de Guaïta, qui était un fureteur, avait déniché dans un vieux grimoire, une formule magique d'évocation des esprits.

— Si on l'essayait ? dit-il à ses acolytes; ce sera bien mieux que du simple spiritisme parce que nous ferons venir les véritables esprits, ceux qu'on appelle des Génies.

Pensez donc ! Au cas où la cérémonie magique réussissait, Péladan le dissident, le schismatique, serait largement enfoncé.

On essaya. Le malheur voulut qu'on réussît.

C'est ce qu'il y a de curieux dans ce domaine, si diversifié, de l'occultisme : il arrive d'échouer lorsque la réussite paraît certaine et il arrive de réussir alors que l'échec semble évident.

Papus, nourri de scepticisme médical, pensait bien que l'opération ne donnerait aucun résultat. Ce qu'il voyait de plus clair, c'était le verre de porto qui terminerait amicalement la réunion. Charles Barlet, non moins sceptique, mais pour d'autres raisons tirées de ses études hermétiques, était convaincu que les Génies ne répondraient pas à l'appel et qu'on en serait quitte pour émettre ensuite une série de considérations aussi distinguées que nombreuses.

On fit donc la cérémonie un beau soir : le cercle magique tracé avec du charbon sur le parquet, les trois lumières, l'encens, les épées, tout le rite bien connu. Stanislas de Guaïta officiait, vêtu d'une robe blanche, lut la formule d'évocation, somma le Génie de paraître et attendit.

Le Génie ne se montra pas.

Mais soudain, un fracas épouvantable se produisit, les opérateurs furent projetés violemment à terre, une quantité de bibelots volèrent en miettes; une partie des cheminées de la maison s'effondrèrent dans la cour de l'immeuble et - chose affreuse - la concierge, qui dormait tranquillement dans sa loge reçut une magistrale fessée !

C'était le plus grave. Il fallut indemniser la concierge et aussi payer les dégâts*

Depuis, on dit que Stanislas de Guaita tomba malade et ne s'en releva plus, et qu'Oswald Wirth contracta certain rhumatisme à la jambe qui souvent le gêne pour marcher. Mais la légende s'établit vite en pareil cas.

De toute façon, les Rose+Croix Kabbalistes abandonnèrent les diableries, se gardant bien de souffler mot d'une si belle expérience.

* * *

Stanislas de Guaita mourut. Papus se décida alors à remettre en valeur *l'Ordre Martiniste* auquel Charles Barlet devait joindre celui dont on l'avait élu grand-maître.

Là, l'aventure devient bizarre.

Je dois dire que je n'en ai connu le fin mot qu'un jour de ces dernières années où le hasard - toujours le hasard - me fit rencontrer un personnage dont nul n'a soupçonné jusqu'ici le rôle dans la fin de la Rose+Croix Kabbalistique et dans la reprise par Papus de cette Franc-Maçonnerie occultiste qui eut son heure de succès, du moins parmi ce monde à part.

Ce personnage s'appelait Penot. Il est décédé depuis peu; il habitait près du Champ de Mars et m'invita une fois à admirer sa collection de tableaux.

Il avait été gérant du cercle de la rue Vivienne.

A l'époque, on jouait beaucoup dans ce cercle. La table de baccarat réunissait autour de son tapis vert des gens de conditions diverses.

En sa qualité de gérant, Penot prêtait souvent quelques sommes d'argent aux joueurs malheureux. Il dut faire ainsi une petite fortune parce qu'il me parut terminer sa vie dans une aisance très confortable. Son regard narquois soupesait les arrière-pensées de son interlocuteur, devinait aisément les préoccupations. Il savait connaître les hommes sans trop les interroger. En cela il possédait cette roublardise de métier dont se servent constamment ceux qui se trouvent en contact avec toute espèce de personnes dans les endroits où, en général, chacun cherche à se montrer sous des dehors favorables. Les gérants de cercle et les portiers d'hôtel sont de très grands psychologues : on ne les trompe guère.

Du reste, au premier coup d'oeil, et sans chercher le moindre détour, il me dit brusquement :

* Votre Bonheur n°3, 12 avril 1935.

-- Tenez, vous, vous qui faites de l'occultisme, écoutez cette histoire : vous saurez ainsi une part de vérité et grâce à vous, du moins, on la connaîtra; moi, je n'ai pas assez d'instruction pour l'écrire et je sens que, si je meurs, elle sera ignorée.

Penot avait eu en mains les papiers de l'Ordre Martiniste.

Un Lyonnais, un représentant de commerce, venu à Paris pour affaires, avait perdu au jeu l'argent de son retour. Il s'adressa au gérant du cercle, bien connu pour procurer le viatique indispensable en pareil cas. On sait l'usage : le gérant, s'il se trouve en présence d'un habitué, n'hésite pas à prêter sans demander la moindre garantie ni même spécifier d'intérêt; quelques jours après, il est remboursé très largement; il ne risque rien et le prêt a tout à fait le caractère d'un prêt d'honneur; le supplément ajouté lors du remboursement se considère toujours comme une gratification. Mais quand le joueur malheureux n'est pas un habitué, le gérant se montre plus circonspect.

Ce Lyonnais offrit donc un gage. Il ne possédait sans doute pas d'objets de grande valeur parce qu'il proposa à cet effet, les papiers de l'Ordre Martiniste.

Ici, Penot se montra plus averti qu'on n'aurait pu croire : il accepta et prêta cinq cent francs.

Tout autre aurait dédaigné un pareil gage. Penot comprit immédiatement que de tels papiers présentaient une grande importance : il savait probablement ce qu'était l'Ordre Martiniste.

Au cours de cette singulière poussée de mysticisme à forme maçonnique qui se manifesta au XVIII^e siècle, on vit surgir, vers 1754, à côté des Swedenborgiens, des Illuminés et d'autres associations moins notoires ou plus frivoles, telles que les Sociétés d'Amour, l'Ordre Martiniste. Les historiens l'ont reconnu comme fondé par les disciples de Claude de Saint-Martin, qui vécut entre 1743 et 1803. Celui-ci était français. Il porte généralement le nom de "philosophe inconnu", passe pour avoir été disciple de Martinès de Pasqualis, juif portugais plus ou moins Rose+Croix et fortement imprégné des idées de Jacob Boehme indiscutablement rosicruciennes.

Le Martinisme acquit surtout un grand développement en Russie. En 1792, Catherine II dont il gênait l'autocratie, estima utile à sa politique de le persécuter comme "coupable d'intentions dangereuses et de séduction des esprits". Un procès fut intenté et les principaux chefs martinistes incarcérés. Paul I^{er} son successeur les libéra néanmoins. Mais l'Ordre ne retrouva plus sa splendeur.

Comment se faisait-il que ses principaux papiers vinrent échouer à Lyon, inutilisés dans la poche d'un représentant de commerce, pour, plus tard, servir de gage auprès d'un gérant de cercle ?

Débrouillera cette énigme qui pourra.

Toujours est-il que Penot connaissait la valeur de ces documents.

C'est que Papus fréquentait la table de baccarat rue Vivienne.

Voici donc un Papus inconnu. Mais la chose ne sera pas trop pour étonner ceux qui ont approché ce Docteur Gérard Encausse - tel était son véritable nom - qui, dans sa vie assez

désordonnée, fut plutôt un vulgarisateur remuant qu'un laborieux homme de science. Ses petits yeux bridés dans sa large face barbue d'allure mongolique laissaient bien penser que le méridional jouisseur devait parfois dominer en lui.

Papus, sans fortune, gagnant malaisément de quoi satisfaire des besoins modestes, jouait peu cependant; on ne le voyait que par intermittence rue Vivienne.

Mais il s'était naturellement lié avec Penot et lui avait conté ses difficultés; la Rose+Croix Kabbalistique ne marchait pas depuis la mort de Stanislas de Guaita, Charles Barlet la présidait sans conviction, sans enthousiasme.

Penot comprit que les documents de l'Ordre Martiniste tirerait d'affaire une association à laquelle il manquait surtout l'authenticité de filiation. Car, bien entendu, il avait pressenti que le Lyonnais ne délivrerait jamais le gage- ce qui arriva effectivement.

Il dit à Papus :

— Voyez-vous, ces papiers ne seront discutés par personne. Vous pourrez pratiquer votre Franc-Maçonnerie et lui donner la tournure occultiste ou mystique sans que les ordres existants fassent la moindre objection. Certes vous risquez alors que la Franc-Maçonnerie, qui est officielle pour ainsi parler, ne vous reconnaisse pas et refuse l'entrée de ses loges à vos adhérents. Mais ne vous en préoccupez pas; demeurez secrets durant le temps que vous organiserez votre Ordre Martiniste, vous en avez ici toutes les chartes nécessaires pour fonder les loges et conférer les grades, et tous les rituels indispensables à cet effet. Puis, lorsque plusieurs d'entre vous seront parvenus à l'un de ces grades supérieurs qui donnent le droit d'entrer dans toutes les obédiences, on sera bien obligé d'admettre que le Martinisme équivaut aux ordres les plus authentiques.

Penot, on le voit, était très au courant du mécanisme maçonnique.

Il vendit donc les papiers - pas cher : mille francs. Toutefois - léger détail - il n'en toucha que sept cent cinquante et ne réclama jamais le reste. Ceci à titre d'indication pour montrer que Papus ne disposait pas facilement de mille francs en ce temps-là et que Penot était plus désintéressé que certains gérants de cercle dont on a parlé récemment.

C'est ainsi que l'Ordre Martiniste reparut et que la Rose+Croix Kabbalistique s'évanouit.

Or, Penot paraît avoir été fortement suggestionné par Papus. Il crut en lui, en son savoir sans doute, en son idéal probablement.

L'occultisme alors était bien séduisant. Par lui devaient s'ouvrir toutes grandes les portes de cette science des mages de la Perse, des hiérophantes d'Egypte, de l'initiation d'Eleusis, du temple construit par Salomon !

Cet immense champ d'exploration se colorait de l'aurore qui se levait d'ailleurs sur l'humanité : la fée électricité commençait à transformer le monde et le public se passionnait pour les nouvelles découvertes. N'oublions pas que la fin du XIX^e siècle nous donna la bicyclette, l'automobile, le sous-marin, et enfin, après le ballon dirigeable, nous fit entrevoir l'aviation.

Seulement, Papus et les occultistes avec lui ne suivaient pas la voie du progrès pratique. En fait, les portes de la Haute-Science ne s'ouvraient pas.

Réunis à la suite d'un bon dîner dans un café du boulevard Saint-Michel les jours où devaient se tenir les réunions de l'Ordre Martiniste, le "vénérable" Papus s'écriait joyeusement en sirotant son verre de fine-champagne :

— Il va falloir tout à l'heure leur dire quelque chose. Qu'est-ce qu'on pourrait bien leur raconter ?

Le gros Chamuel, l'éditeur de la bande, personnage sympathique et allègre, aussi peu avide d'argent que les autres, répondait toujours :

— Ah ! je ne suis pas inquiet, vous avez plus d'un tour dans votre sac ?

Charles Barlet souriait et caressait sa longue barbe en disant :

— L'occultisme est une belle chose, on peut tant épiloguer !

Henri Selva, plus près des réalités parce qu'il était industriel, rétorquait :

— Ce qu'on devrait surtout rechercher, ce sont des preuves et des lois: occupons-nous d'astrologie.

Il a publié des ouvrages très remarquables dans cette matière et ne mordait guère dans le Martinisme.

Sedir restait sombre, songeur.

Sedir était amoureux.

Ce fut ce qui gâta l'affaire. L'Ordre avait résolu de prendre le caractère mixte, les femmes y étaient admises.

L'une d'entre elles séduisit Sedir, alors qu'elle avait écouté un autre. Cela ne se trouva pas du goût d'un troisième et un quatrième s'en mêla.

L'Ordre s'empêtra dans une intrigue qui dégénéra en disputes. Personne ne parvint légitimement à ce fameux grade qui devait permettre l'accès de la Franc-Maçonnerie officielle.

L'idée suggérée par Penot avorta. Le Martinisme se traîna jusqu'à la mort de Papus, sans que jamais l'enthousiasme de certains de ses adeptes pût lui donner la vigueur indispensable pour consacrer une réussite.

C'est ainsi que la Rose+Croix qu'éclairaient des noms illustres, tels que ceux de Descartes ou de Francis Bacon et de tant d'autres universellement célèbres, dont Claude de Saint-Martin s'était servi pour entraîner quelques nobles esprits vers un idéal philosophique, finit dans un bas-fond humide et froid de la rue du Cardinal-Lemoine, après avoir passé dans un tripot de la rue Vivienne !*

*
* *

* Votre Bonheur n°4, 19 avril 1935.

Chapitre II

Troublante énigme d'une sensationnelle réincarnation

Tous ceux qui, pour un motif quelconque - simple curiosité ou sincère désir d'étudier -, ont effleuré le sujet particulièrement mystérieux de l'Initiation, qui ont essayé de savoir en quoi *cela* consistait, soit par des lectures plus ou moins approfondies, soit même par des conversations avec des personnes dûment affiliées à certaines associations de caractère occulte, ont pu connaître qu'en la matière *deux voies se présentaient toujours*.

Que n'a-t-on pas dit à ce propos !

Dans les temps modernes, en divaguant sur un symbolisme dont personne n'a jamais pu découvrir les raisons, en faisant des rapprochements ingénieux, parfois justes, mais presque toujours inopérants, que n'a-t-on pas écrit !

Je me garderai d'enlever les illusions de qui que ce soit. Je ferai mieux : je donnerai un exemple de plus à l'appui de leur thèse favorite.

Dans cette histoire de l'occultisme à laquelle j'apporte une contribution anecdotique, deux voies se sont présentées.

L'une a été celle que j'indique précédemment, celle dans laquelle Papus, en un sens, fut un cicérone; l'autre où Mme H.-P. Blavatsky prit figure d'apôtre.

Ce n'est pas pour tracer le moindre parallèle entre ces deux personnages que je parle de la sorte : on ne saurait en aucune manière établir entre eux une comparaison. Mais il convient de caractériser deux tendances qui marquèrent d'une empreinte très forte le mouvement occultiste du XIX^e siècle.

Vers 1900, si l'on se préoccupait de semblables recherches, on se rangeait soit parmi les sectateurs de Papus, soit parmi les théosophes qu'à la suite de Mme H.-P. Blavatsky dirigeait Mme Annie Besant. Entre les deux assurément flottaient les spirites et naissaient les métapsychistes, les uns perpétuant les procédés d'Allan Kardec pour communiquer avec l'au-delà, les autres cherchant à comprendre le mécanisme des phénomènes produits en pareils cas. Mais cette catégorie d'explorateurs de l'inconnu ne se souciait guère de la fameuse "Tradition".

Or, tandis que les occultistes qui suivaient Papus avec une docilité assez intermittente, ne parvinrent jamais à constituer un groupe d'une importance considérable, les théosophes par contre restaient unis et obtinrent une magnifique réussite.

De ce fait il y a une raison dont, à première vue, on peut se contenter : le mouvement théosophique naquit en Amérique, eut une empreinte anglaise, parut fortement appuyé dans l'Inde et se répandit de façon internationale; Papus et ses amis n'étaient que de pauvres petits Français.

Les théosophes eurent toujours de l'argent. Et le roi Salomon qui, comme chacun sait, était très sage, n'a pas manqué de signaler qu'en ce monde "tout est argent" - même quand il s'agit d'Initiation.

* * *

Certes Mme H.-P. Blavatsky vécut longtemps d'une façon précaire, quelque peu bohème si l'on s'en réfère à ce qu'a écrit dans ses mémoires le colonel Olcott, fondateur avec elle de la Société théosophique. Mais, quand il le fallut, l'argent lui vint; et, lorsque Mme Anne Besant dut donner au mouvement l'expansion qui lui procura sa célébrité, on la vit dépenser avec une certaine profusion.

N'y a-t-il pas là une certaine énigme?

Et n'y en a-t-il pas une autre dans le fait que, deux ans environ avant sa mort, vers 1931, Mme Annie Besant dut déclarer publiquement que Krishnamurti n'était plus, comme elle l'avait jusque là tapageusement proclamé, le précurseur des temps nouveaux et la réincarnation du Christ ?

Les théosophes, sans doute, ne se posent pas de semblables questions. Ce sont tous des gens très dignes, très sincères, très droits; ils ne sauraient nourrir le moindre doute à l'égard de leurs chefs.

Alexandre Dumas père disait : "Les Suisses sont honnêtes, c'est à cela qu'on les reconnaît". Il en est de même des théosophes. On peut hardiment s'en faire des amis, quitte à ne pas les contrarier dans leurs convictions.

J'ai beaucoup connu le regretté Charles Blech qui fut leur secrétaire général à Paris. Alsacien dont la famille avait opté pour la France en 1870, ingénieur et pourvu d'une belle aisance, il reprit du service lors de la dernière guerre et y déploya un beau courage. Il était universellement estimé, respecté.

Ce n'est pas lui qui m'a fourni la solution des énigmes. Je me suis toujours bien gardé de lui poser des questions indiscretes. Lui aussi d'ailleurs ne m'a jamais interrogé sur la façon dont je pouvais avoir eu connaissance de certains secrets. Toutefois, voyant que j'étais au courant de choses qu'il pouvait savoir, il me les a franchement confirmées dans la mesure dont lui-même se trouvait averti.

Car l'histoire est très délicate à raconter. Je ne puis qu'en indiquer les grandes lignes. Je dois même taire mes sources. Mais je me hâte de dire, afin de ne pas troubler la conscience des théosophes, qu'elle n'entache en rien la parfaite honorabilité d'aucun d'entre eux.

Dans la façon dont je l'ai apprise, on ne peut pas dire que le hasard ait été pour quelque chose. J'ai assez voyagé pour qu'on comprenne que je me suis trouvé souvent à l'étranger en rapport avec des personnages dont le rôle politique n'est guère connu que de ce qu'on doit appeler les *hautes sphères gouvernementales*. Depuis ma tendre enfance, d'ailleurs, par suite de la situation que mon père avait occupée hors de France et par l'effet des relations qu'il entretenait en divers pays avec les personnalités les plus haut placées, voire très couronnées, j'ai eu l'occasion de me trouver mêlé à un monde dont les éléments sont maintenant historiques.

Qui j'ai vu, à qui j'ai parlé, qu'importe. La liste serait trop longue si je les citais tous. Les secrets politiques, que je connais par ma famille ou par moi-même, je ne les révélerai jamais; je préfère que les historiens répètent ce qu'ils peuvent établir par des documents, je garde pour moi seul ce que je sais. Je connais trop la fameuse parole de Disraëli : "Il y a trois sortes de mensonges : le mensonge, le satané mensonge, et puis les documents".

Or, je respecte beaucoup les documents. Je n'ignore pas comment on les établit; j'ai fait partie de plusieurs cabinets de ministres, collaboré avec des chefs de gouvernement, fréquenté les milieux parlementaires et diplomatiques, vécu des heures dangereuses et travaillé en assistant de près à la conduite de la guerre et à l'établissement de la paix. Mais la politique n'est, au surplus, pas encore terminée et j'ai fait trop de journalisme p...leurs pour connaître la façon dont on enseigne le public !

En l'espèce, j'aimerais mieux qu'on croie que ce que je raconte c'est "des histoires !" La vérité fait peur.

* * *

Aux débuts de la Troisième République, il semble bien que des décisions importantes pour l'orientation spirituelle, sinon directement politique, de l'Europe aient été prises.

L'unité italienne se trouvait réalisée, Rome était devenue une capitale laïque, la Papauté réduite aux dimensions du seul Vatican.

En septembre 1875, se tenait à Lausanne le "Convent Universel des Suprêmes Conseils du rite maçonnique dit Ecossais, qui réforma les Grandes Constitutions de 1786 et le 22 de ce mois proclama les constitutions nouvelles que les délégués de vingt-deux grands-mâtres votèrent.

Ce convent international adopta ensuite une déclaration qui, après avoir affirmé l'existence dans la Nature d'un principe créateur - appelé Grand Architecte de l'Univers - préconisait la plus grande liberté en matière politique et la plus grande tolérance en matière religieuse.

Ainsi la Franc-Maçonnerie, tout en demeurant philosophiquement déiste, laissait à chacune de ses obédiences nationales le soin de suivre telle politique qui lui paraîtrait ... et d'adopter sur le terrain, que nous appellerons spirituel pour demeurer dans les généralités, telles conceptions qui lui plairaient.

Notons, en passant, ce détail qui montre l'importance des documents : ils furent traduits en latin par la délégation de la Suisse afin de leur donner une précision et une valeur égales à celles des parchemins établis depuis le 24 juin 1717, - jour où Jean-Théophile Desaguliers et Jacques Anderson fondèrent à Londres dans l'auberge du Pom... (Charles Street près Covent Garden) la Grande Loge d'Angleterre.

Le Vatican répliqua par l'encyclique *Humanum Genus* le 20 avril 1884, dénonçant les Francs-Maçons comme destructeurs de toute spiritualité, les accusant de "naturalisme", de "rationalisme" et de "réalisme". Ces mots étaient pris dans leur acception philosophique et non pas dans le sens que par... le langage leur attribue aujourd'hui.

En octobre 1886, les hauts dignitaires de la Franc-Maçonnerie française se réunirent à Paris. Ils reçurent une communication importante du *Pouvoir dirigeant de l'Écossisme* (ainsi dénommé dans le procès-verbal).

En quoi consistait cette communication ? En deux lignes : un simple symbole évocateur. Il n'en fallait pas davantage : les dignitaires devaient comprendre.

Comment signait ce Pouvoir dirigeant ? ...son sceau; les dignitaires savaient quelles autorités indiscutables se dissimulaient ainsi.

Ils adoptèrent une résolution très courte et très précise dont la stipulation première ordonnait d'opérer la *destruction du surnaturalisme* et d'imposer le *matérialisme maçonnique*.

Dès lors le "surnaturel", c'est-à-dire le domaine de l'occultisme se trouvait excommunié au nom du rationalisme et la Franc-Maçonnerie, pourtant issue de la Rose+Croix, de l'alchimie, du symbolisme et du mysticisme, devenait purement matérialiste.

On comprend pourquoi Stanislas de Guaita avait voulu lui opposer son Ordre Kabbalistique et Papus la régénérer par le Martinisme.

Mais la communication du Pouvoir dirigeant de l'Écossisme avait-elle été bien entendue par les dignitaires français ?

Il y a lieu d'en douter. Quelque temps après la résolution de 1885, on s'apercevait que les relations étaient bien rares, sinon totalement rompues, entre les obédiences françaises et les obédiences anglaises.

C'est qu'en 1875, immédiatement à la suite du Convent de Lausanne, une résolution diamétralement opposée avait été prise en Angleterre - celle de "divulguer une certaine quantité de connaissances spirituelles" (*sic*). Mais en Angleterre on est beaucoup plus près de ce mystérieux Pouvoir dirigeant, on en comprend mieux les intentions parce qu'on peut parfois converser avec lui.

Or, en 1875 naquit la Société Théosophique.

* * *

Quel est le mérite de Mme H.-P. Blavatsky ? a dit un jour de l'après-guerre, un de ces hommes qui ont eu plus ou moins la mission de faire connaître les intentions du Pouvoir dirigeant et pour lesquels la Franc-Maçonnerie est davantage un moyen qu'un but.

Si la fondatrice de la Société Théosophique a eu un mérite, ajoutait-il, "c'est d'avoir créé une association chargée de répandre certaines idées". Et bien entendu, il s'agit d'idées spiritualistes.

C.W. Leadbeater, célèbre théosophe, a déclaré le 21 février 1903 en une conférence publique, faite dans une grande ville d'Amérique du Nord : "On tente à l'heure actuelle une nouvelle expérience et bien des choses que l'on enseignait autrefois sous le sceau du serment sont maintenant publiées".

Ces "choses" sont indubitablement de nature initiatique, elles relèvent de la "Tradition". Aucun théosophe n'en a jamais douté.

Mais C.W. Leadbeater, sans doute ce jour-là en veine de confidences, s'est laissé aller à affirmer : "Et cependant alors comme aujourd'hui, ceux qui savent veillent dans l'ombre".

Je n'ignore pas que, pour les théosophes, *ceux qui savent* habitent là-bas, au loin en Orient, sur les sommets inaccessibles de l'Himalaya, sont vivants par hypothèse et constituent une *Loge Blanche* de "maîtres" dont on ne connaît que le nom symbolique.

Avouons cependant que l'Himalaya est une trouvaille ! Ce n'est pas un lieu aisément abordable.

L'hindouisme théosophique est aussi une trouvaille.

Mme Annie Besant, lors de la Convention annuelle de la Société théosophique qui se tint dans l'Inde à Adyar près de Madras, a expliqué "sa propre attitude de théosophe et ...hindous" aux délégués présents. Elle a franchement dit : "Mon *acquiescement* aux enseignements théosophiques impliqua pour moi, dès le début, mon acquiescement aux Ecritures hindoues comme étant la mine d'où devait être extrait l'or de la connaissance spirituelle".

Le fait est que les Ecritures hindoues n'ayant aucun rapport direct avec la Bible ou avec les Evangiles servaient admirablement de base à un spiritualisme qui, de la sorte, n'était ni juif ni chrétien. Celui-ci n'avait alors ni ce relent hébreu de l'occultisme maçonnique de Papus, ni ce caractère dogmatique du catholicisme, ni non plus cette imprécision métaphysique du protestantisme évangélique. Les récalcitrants de toutes les sectes pouvaient trouver un aliment à leur spiritualisme dans la théosophie.

La "Loge Blanche", c'est-à-dire celle où les insignes ont cette couleur -, apparaît comme remarquablement habile à se mêler des affaires spirituelles du monde européen. L'Himalaya, où elle est censée siéger, a un goût anglais très prononcé.

Car, chose qui a échappé aux observateurs, dans cette affaire les Musulmans sont laissés de côté. L'Islam, en effet, n'est ni juif, ni chrétien, ni bouddhiste. Et l'Angleterre, maîtresse des Indes, ne se soucie guère d'avoir contre elle, malgré son "Intelligence Service", les sociétés secrètes du monde musulman tant en Asie qu'en Afrique.

* * *

On a donc poussé Mme H.-P. Blavatsky.

Elle produisait des phénomènes à la manière des médiums, ce qui attirait autour d'elle les amateurs de merveilleux. La question n'est pas de savoir si ces phénomènes étaient vrais ou faux, sincères ou truqués. Ils lui ont fait une réputation, c'est le principal à retenir.

Ils ont parfois légitimé son existence bohème.

Le colonel Olcott raconte que les petites cuillers dont se servaient les invités pour prendre le thé chez Mme H.-P. Blavatsky portaient gravées les indications des divers hôtels des environs. Evidemment, ils provenaient "d'apports médiumniques".

Mais, d'autre part, elle a publié des ouvrages considérables dont la documentation lui a été fournie - elle l'a dit sans ambages - par les "maîtres" descendus à cet effet, des hauteurs de l'Himalaya.

On a ainsi mis en oeuvre la *nouvelle expérience* dont a parlé C.W. Leadbeater.

On a ensuite poussé Mme Annie Besant.

Mais alors intervient toute l'affaire Krishnamurti.

Il y a plus de trente ans, aux environs de l'époque où moi-même je pénétrais modestement sur les territoires de chasse des occultistes, certains mandataires de la "Loge Blanche" en question vinrent annoncer que, dans le courant du XX^e siècle, la théosophie devait s'attendre à l'apparition d'un homme qui tiendrait le rôle dans l'humanité d'un véritable précurseur de l'ère spiritualiste.

Après quoi, le monde serait transformé autant socialement que philosophiquement et politiquement par contrecoup.

Notez que ceci concorde avec les prédictions de la plus pure origine catholique. Le bienheureux Barthélémy Holzhauser, qui a vécu de 1613 à 1658 et dont la correspondance a été imprimée en 1758, a formellement annoncé qu'après avoir constaté que l'Eglise et ses ministres seraient "rendus tributaires", puis assisté au "renversement des princes", on verrait le "Tout-Puissant intervenir par un *coup admirable* que personne ne pourrait imaginer". Sainte-Catherine Emmerich, morte en 1821, a dit à peu près la même chose, spécifiant en outre que "douze nouveaux apôtres" se rassembleraient alors ayant d'abord travaillé dans autant de pays différents. Ce ne sont pas les seuls prophètes de ce genre.

Or, l'Eglise et ses ministres avaient été "rendus tributaires" en 1870. Quant au "renversement des princes" on pouvait bien penser, vers 1900, qu'il se produirait un jour; il devient facile maintenant de le placer à l'issue de la guerre.

Positivement chargée de répandre le spiritualisme, la théosophie prépara de longue main la venue du précurseur. Ses dirigeants laissèrent filtrer, sans l'indiquer au début d'une façon précise, que le Christ allait réapparaître sur la terre. Ils pouvaient d'autant mieux le faire qu'ils n'étaient pas suspects : hindouistes de tendance, ils n'avaient rien de commun avec le catholicisme.

Krishnamurti naissant fut déclaré la réincarnation de Jésus-Christ.

La réincarnation - quoi qu'on en pense -, se présente comme un moyen commode pour expliquer bien des choses.

L'affaire, menée avec toute la prudence et l'habileté désirables, réussit à merveille. Quand la guerre survint, la théosophie entière attendait comme imminente la manifestation du précurseur et les futurs "apôtres" se préparaient.

La théosophie formait un bloc compact.

Certes, il y avait bien eu, quelques années auparavant, la dissidence de Rudolf Steiner. Cet ambitieux, têtue en bon allemand de race qu'il était, se refusait à admettre une nouvelle venue de Jésus-Christ.

Je me souviens d'une controverse qu'il soutint à ce propos, dans le salon de Jean Finot, directeur de la "Revue des Revues" (avenue de l'Opéra), contre Freud, autre arriviste qui s'est toujours contenté d'avoir approximativement effleuré l'astrologie, en présence du célèbre Lombroso, narquois et sceptique. Ceci se place en 1908. Malgré son regard de flammes et ses airs importants, Rudolf Steiner me parut une sorte de Papus, un peu moins aimable, un peu plus avide d'argent.

On sait comment il mourut, après avoir réuni autour de lui un certain nombre d'adeptes et comment son "anthroposophie" finit avec l'incendie du splendide palais qu'il avait fait construire en Suisse pour abriter son enseignement.

La théosophie, après la guerre, ne craignait plus aucune concurrence.

Mais pourquoi s'est-elle alors heurtée - elle aussi - à cette force invisible qui semble bien s'y connaître pour faire rentrer dans le rang, ceux qui dépassent la mesure ?

Mme Annie Besant avait fondé, en 1912, *l'Ordre du Temple de la Rose-Croix* (avec un trait d'union et non pas le signe +). C'était un organisme accessoire, destiné à rassembler l'élite qui éventuellement accompagnerait le précurseur. La guerre en avait arrêté l'extension.

Dès l'armistice, l'active présidente de la Société théosophique voulut ranimer cet ordre d'allure assez maçonnique*.

Elle annonça que celui-ci était en relation avec le personnage important et anonyme qui, pour lors, se trouvait "réincarner" le maître Rakozky, - c'est-à-dire le fameux Comte de Saint-Germain, dont on voit le nom dans l'histoire du XVIII^e siècle à la veille de la Révolution Française. Elle fit entendre que, par là, l'organisation se reliait à la fondation médiévale effectuée par les soins de Christian Rosencreutz et connue sous le nom de Rose+Croix.

Néanmoins, quelques semaines après, avant que l'année 1918 ne s'achève, elle décida soudainement de dissoudre L'Ordre !

Infatigable, elle reprit sa tentative, sous une autre forme extra-maçonnique cette fois, et rassembla son élite éparse dans une organisation nouvelle, *l'Ordre de l'Etoile d'Orient* - à vrai dire datant de 1911.

Une "Eglise catholique libérale" s'épanouissait à côté, comme une réforme de la "Church of England" avec des évêques théosophes et un esprit chrétien mélangé d'hindouisme.

En 1925, Krishnamurti commençait sa prédication. On le vénérât déjà comme un Christ, quoiqu'il parût toujours répugner à ce rôle. La grande presse se mettait à parler de lui. Ses

* Votre Bonheur n°5, 29 avril 1935.

discours paraissaient en librairie. Pour un peu, dans l'incertitude de l'avenir produite par le désarroi des monnaies et l'incohérence des politiques, on se serait raccroché aux vagues espérances qu'il laissait entrevoir. On allait croire en lui.

Quand un beau jour, brusquement, sans préparation aucune, *l'Ordre de l'Etoile d'Orient* fut, à son tour, dissout. Puis Krishnamurti désavouait publiquement et de lui-même sa propre "réincarnation" du Christ.

Et Mme Annie Besant se rétractait solennellement !

Elle a terminé sa vie, dans l'Inde, à l'âge de 87 ans, l'avant-dernière année, le 20 septembre 1933, conservant jusqu'à l'heure ultime sa splendide énergie et sa magnifique intelligence.

Toutefois, son entreprise avait avorté, de même que celles de Stanislas de Guaita et de Papus.

Quelle est donc la force qui s'interpose ainsi ?

Ni l'argent dont la théosophie a disposé, ni le nombre vraiment considérable des adhérents qu'elle a réunis, ni l'enthousiasme dont ceux-ci ont toujours fait preuve, ni la solidarité étroite qui n'a cessé de régner dans leurs rangs, à part des défections insignifiantes, rien n'a été résistant pour contrebalancer cette force.

En un clin d'oeil l'édifice le mieux construit, le plus solidement appuyé, le plus habilement présenté, s'est écroulé, - miné par ses propres auteurs. La théosophie, depuis, n'est plus qu'une secte de croyants en une métaphysique inoffensive.

Doit-on dire que, derrière l'occultisme il y a toujours de l'occulte ?

Le véritable noeud de l'énigme demeure sans solution.

*
* *

Chapitre III

La vengeance du Cardinal de Rohan

Il s'agit du fameux Cardinal de Rohan, - celui du collier de la Reine qui fit tant jaser sur Marie-Antoinette, fut député par le clergé de Haguenau aux Etats Généraux de 1789, se retira habilement très vite après avoir voté contre la constitution civile du clergé et se tint ensuite prudemment à l'écart dans la partie de son diocèse qui était située sur la rive droite du Rhin. Il trouva ainsi moyen de mourir de sa belle mort en 1803 seulement.

Il a toujours passé pour un singulier personnage.

Or il se livrait à la magie. Il avait réuni un très grand nombre d'ouvrages imprimés et de manuscrits sur ce sujet. Ceux-ci se trouvent maintenant conservés à la Bibliothèque de l'Arsenal.

Depuis l'automne de 1903, je m'étais résolument mis à la besogne. Deux ans après j'avais fouillé toute la Bibliothèque Nationale et absorbé ce qu'elle contenait en fait d'astrologie, de magie, d'alchimie, de cabale, d'hermétisme en général. J'étais, du reste, arrivé à cette conclusion que, si une tradition quelconque se terrait dans ce hallier, elle était tellement bien cachée et gardée que, sauf un miracle, on ne pouvait la dépister.

Je revenais donc bredouille de la chasse comme tant d'autres.

— Allez donc faire un tour du côté de l'Arsenal, me dit un aimable bibliothécaire de mes amis.

Il n'était pas occultiste, mais il possédait une grande érudition.

Sorcier ?

Justement vers cette époque, un éditeur me demandait un livre de préférence sur la magie. J'hésitais parce que cette branche de l'hermétisme me paraissait plus embrouillée encore que l'alchimie, et ce n'est pas peu dire. Je voulais prendre le temps de me constituer des idées nettes en la matière.

Je fis part de mes scrupules à Charles Barlet.

Ce vieux sceptique me répondit :

Allez toujours à l'Arsenal, vous verrez bien; mais méfiez-vous.

De quoi ?

Du Cardinal de Rohan. C'était un vulgaire sorcier, toutefois un sorcier très informé et de plus un homme vindicatif.

Je ne lui ai jamais rien fait, répliquai-je en souriant; je n'étais bien entendu pas né lorsqu'il vivait.

Cela va sans dire, rétorqua Charles Barlet en riant tout à fait. Pourtant n'oubliez jamais qu'il tenait nécessairement à ses grimoires, avait grand peur qu'on les lui vole et a dû prendre ses précautions.

Alors ?

Alors, soyez prudent.

Le secret de la vallée des Rois La momie maléfique du "Titanic"

Ce que l'on appelle "la protection magique" existe. Je l'ai appris à mes dépens, en cette occasion. On a beau s'en moquer, ou n'en rien laisser paraître quand on est averti, afin de ne pas exciter les railleurs; les faits sont là, étranges et troublants.

Les histoires de momies maléfiques ont été souvent rapportées par les journaux.

Les Anglais, qui en avaient ramené à Londres un certain nombre, ont fini par les enfermer au *Bristish Museum* dans une salle où l'on ne pénètre plus que pour balayer de temps en temps. Ils se sont même, dit-on, débarrassé de ce singulier sarcophage en forme d'électro-aimant dont les successifs possesseurs s'étaient suicidés et à l'influence duquel avaient dû être attribués les intempestifs incendies qui éclataient continuellement dans le musée, tant les coïncidences donnaient raison à la légende.

On l'aurait embarquée une première fois sur le "Titanic" et, ce jour-là, le paquebot butta contre un musoir à l'appareillage. Le commandant, une fois l'avarie réparée, ne voulut reprendre la mer qu'après le débarquement du colis maléfique.

Mais les méfaits dont ce sarcophage se rendit coupable par la suite, et surtout pendant la guerre, prirent une telle proportion qu'on résolut de l'embarquer encore à destination d'Amérique.

Malheureusement ce fut aussi sur le "Titanic". Le commandant avait changé. Celui-ci d'ailleurs ne craignait ni Dieu ni Diable.

Le "Titanic" sombra corps et biens, torpillé par les Allemands.

Voilà ce qui se raconte tout bas, en Angleterre.

Il y a peut-être là une part de rêverie, mais elle trouve une étrange confirmation dans les faits imputables à l'ouverture de la tombe de Toutankhamon.

Le 2 janvier 1934, une dépêche de Londres annonçait la mort, survenue ce jour même dans un hôpital londonien, de M. Arthur Welgall, égyptologue bien connu. Et les journaux français - le *Matin* notamment - la publiaient à la date du lendemain.

Il était dit : "Cette nouvelle constitue un nouveau chapitre de la longue et mystérieuse histoire de l'influence occulte que certains attribuent à la tombe de Toutankhamon. Le défunt était, en effet, de ceux qui assistèrent à l'ouverture de la fameuse sépulture.

"Interrogé sur le sort de M. Welgall, un ami intime a déclaré ce soir : Les médecins qui le soignaient ont hésité à se prononcer sur son cas et leur diagnostic final fut un cancer mal défini; deux opérations ne permirent cependant pas de déterminer avec exactitude le foyer du mal qui le rongea depuis bientôt trois ans, et finalement il succomba en quelques heures après une troisième intervention décidée en désespoir de cause par le chirurgien en chef de l'hôpital".

"Ces déclarations, ajoutait la dépêche, sont d'autant plus curieuses que sept des neuf personnes présentes à l'ouverture de la tombe sont mortes en quelques années dans des conditions semblables et que sur un groupe de sept journalistes invités à visiter la sépulture violée, un seul survit aujourd'hui".

De semblables faits donnent à réfléchir.

Ceci, d'autant plus, que tous les aviateurs qui survolent journellement la "vallée des Rois" où fut découverte la tombe de Toutankhamon, ont reconnu que leurs appareils de T.S.F. ne fonctionnent jamais tant qu'ils se trouvent au-dessus de cette région; alors que, avant de l'atteindre et après l'avoir dépassée, le fonctionnement en est toujours régulier.

Je sais bien que ce "mutisme" de la T.S.F. ne se produit pas seulement au-dessus de la "vallée des Rois" et qu'on l'a constaté en d'autres points de l'Afrique. Mais qu'est-ce que cela prouve ? Qu'il existe des forces cosmiques qui, en certains endroits, sont assez puissantes pour neutraliser l'action des ondes.

La question de la neutralisation des ondes est assez étudiée dans les laboratoires de physique pour ne surprendre personne.

Dès lors, en admettant seulement par hypothèse que les anciens égyptiens aient connu le moyen physique de neutraliser les ondes, on peut concevoir qu'ils l'aient utilisé dans la "vallée des Rois".

Il y a longtemps - dans un ouvrage publié en 1909 - j'ai fait remarquer que la magie de l'antiquité n'était, en somme, que de la physique. Carl du Prel l'a définie "la physique naturelle inconnue". Ce n'est évidemment pas autre chose. Toute notre erreur à ce sujet provient du fait que nous nous imaginons volontiers que la science a donné son dernier mot, chaque fois.

On n'a qu'à relire les explications des phénomènes magiques que fournissait en 1856 Eusèbe Salverte. Cet érudit, grand ami d'Arago et de Littré, dont le rationalisme se teintait fortement d'un matérialisme un peu étroit, ignorait nécessairement toute la partie de la physique qui concerne l'électricité. En son époque, on connaissait à peine l'emploi de la vapeur, on doutait même des vitesses que les locomotives pouvaient réaliser. N'oublions pas qu'Arago avait déclaré à l'Académie des Sciences que les "trains de chemins de fer ne pourraient pas dépasser la vitesse de douze kilomètres à l'heure sous peine d'occasionner la mort des êtres vivants qu'ils transporteraient" ! Ce même Arago, consacré comme grand savant, a du reste osé écrire en un mémoire officiel que "le cerf-volant se maintient dans l'air en-dehors de toutes les règles de la mécanique et de la mathématique". On doit donc pardonner à Eusèbe Salverte si, aujourd'hui, beaucoup de ses explications nous paraissent ridicules.

Mais il ne faut pas tomber dans la même erreur et se figurer qu'on peut comprendre tout avec le bagagescientifique que l'on possède. Ni l'aviation, ni la T.S.F., n'ont dit leur dernier mot; et le reste de la physique non plus.

Cependant arrivera-t-on jamais à savoir d'une façon exacte comment s'exerce cette mystérieuse "protection magique" dont par exemple la "vallée des Rois" semble bien être l'objet ? C'est une autre question.

La protection magique de l'occulte

Je n'ai pas à entrer ici dans des considérations scientifiques.

Je ferai remarquer simplement une chose. Pour les occultistes, de quelle catégorie qu'ils soient, l'Initiation a toujours consisté en une "Haute Science" réservée à certains adeptes sous certaines conditions. Or, qui dit "Haute Science" doit néanmoins entendre *Science* tout court et, par conséquent, des lois susceptibles de généralisation mathématique, ainsi qu'une précision invariable dans les résultats.

De plus, il ne peut y avoir de science que dans le champ de la Nature considérant celle-ci dans son plus large aspect, non seulement concret mais aussi abstrait. La "Haute Science" ne consiste donc pas en un ensemble de théories, plus ou moins vagues, plus ou moins littéraires, capables sans doute de satisfaire des esprits incertains et dont la connaissance s'acquiert par l'intuition. Elle consiste - comme toute science - en des constatations concrètes ou abstraites, en des lois mathématiques exprimables, en des expérimentations, en des résultats.

Car, si la "Haute Science" n'a pas les qualités d'une science, elle n'est qu'un leurre.

Je crains bien que les occultistes de toute catégorie n'aient pas été assez imbus de semblables principes scientifiques. C'est pourquoi ils ont obtenu aussi peu de progrès.

Il convient de dire également, pour leur excuse, qu'ils se sont heurtés à un mur infranchissable derrière lequel résident, rigoureusement gardées, la "Haute Science" qu'ils soupçonnaient et la "Tradition" qu'ils recherchaient.

Ce mur semble être l'effet d'une "vaste protection magique" qui interdit l'entrée du domaine élevé de la connaissance humaine, symbolisé dans le mythe d'Hercule par le Jardin des Hespérides où se trouvent les "pommes d'or". Le Dragon fabuleux, gardien de ce trésor, serait alors l'expression symbolique d'une simple formule.

Mais on doit penser qu'il y a des Dragons de toutes les tailles. Celui que le Cardinal de Rohan avait choisi pour garder sa bibliothèque était un petit Dragon, pas très méchant. Il n'avait rien de comparable à celui que le général romain Atilius Regulus dut combattre en Afrique avec des catapultes, lequel ne devait être, d'ailleurs, qu'un magnifique boa, car le latin appelait dragon tout serpent de grande taille. Il présentait cependant beaucoup moins un caractère de légende que le Dragon dont saint Romain délivra la ville de Rouen au VIII^e siècle et qui fut appelé "la gargouille", ou encore que celui de l'île de Batz, tué par saint Pol (de Léon) au VI^e siècle, celui d'Artins, près de Montoire, qui fut vaincu par saint Julien, premier évêque du Mans, celui de Vendôme dont triompha l'ermite saint Bié, celui de Metz, dénommé "le Graouillis" qui fut exterminé par saint Clément, celui de Poitiers dont on attribue la destruction à sainte Radegonde au VI^e siècle, celui de Bordeaux que subjuga saint Martial, celui enfin de Paris qui céda à l'autorité de saint Marcel au VI^e siècle et rendit célèbre ce pieux évêque au point qu'un boulevard porte toujours son nom. Car des Dragons il y en avait à peu près partout en France, ce qui donne à supposer qu'avant l'établissement du christianisme dans les Gaules, un grand nombre de localités avaient été l'objet d'une "protection magique" et, faisant bien entendu de la part qu'il convient à l'imagination populaire, laisse entrevoir que les druides avaient certaines notions de ces pratiques dont on croit généralement que les Egyptiens furent les inventeurs.

Ce sont, en effet, les druides qui doivent être mis en cause, parce que les Romains des premiers siècles de l'ère chrétienne professaient ce que nous appelons aujourd'hui la liberté des cultes, en ce sens qu'ils ne croyaient pas à grand-chose et mettaient toutes les religions sur le même pied. Ils ne persécutaient, du reste, les chrétiens qu'en raison du danger social que leurs doctrines présentaient.

Magie et sorcellerie

Néanmoins, si l'on admet qu'un Dragon n'est qu'une formule, il faut convenir que celle-ci est "savante" et relève par conséquent d'une science appelée "magie". D'où la distinction entre la magie et la sorcellerie : celle-ci ne consiste, alors, que dans l'application, plus ou moins exacte, plus ou moins déformée, superstitieuse pour tout dire, des données auxquelles un caractère scientifique doit, en fin de compte, être attribué.

C'est ce que j'appris en fréquentant la Bibliothèque du Cardinal de Rohan - non pas que j'y trouvais un traité de magie, mais à force de copier des pantacles et de clavicules, de lire des grimoires et de méditer sur des figures de talismans, j'arrivai à me convaincre que, sous le désordre, la bizarrerie et même l'extravagance des caractères tracés, une théorie physique se dissimulait.

Par ailleurs je me trouvais au courant des travaux que l'on poursuivait au même moment dans le domaine des ondes et il me semblait déjà que certaines constatations de laboratoire avaient quelque parenté avec cette théorie que je soupçonnais.

Je n'en disais rien, pourtant.

J'étais malade, vraiment malade, je n'éprouvais pas le besoin de m'aliter, je ne ressentais pas de fièvre, je mangeais encore avec assez d'appétit, je dormais bien, mais néanmoins j'étais malade.

J'étais las, je me traînais péniblement, mes membres me faisaient mal, surtout les jambes; je me sentais dépérir et néanmoins j'avais toujours bonne mine.

Bien entendu, je ne pensais nullement à la recommandation de Charles Barlet. Elle m'avait paru la manifestation narquoise de son esprit subversif : je l'avais prise pour une boutade et n'y avais prêté aucune attention.

Du danger de provoquer le Dragon ...

En somme depuis trois mois que je me plongeais dans les ouvrages collectionnés par le célèbre Cardinal, il ne m'était rien arrivé de fâcheux et j'attribuais mes malaises à une fatigue excessive. Sur la page de garde de certains volumes j'avais bien lu l'indication : "Ceci a été consacré", toutefois je ne m'y étais pas arrêté; je suis bien trop positif pour être impressionnable.

Chose curieuse - et ceci soit noté pour ceux qui observent les thèmes astrologiques - aucun aspect ou passage d'un astre quelconque sur les points habituellement considérés ne pouvait légitimer cette notable dépression physique.

On pense bien que, si j'abordais ainsi la magie, c'est que je pouvais déjà me considérer comme connaissant à fond ce qui s'appelle communément l'astrologie. Il est vrai que, plus tard, poursuivant mes études, je me suis aperçu que l'astrologie donne "l'apparence" des choses, mais non pas leur véritable "causalité" : celle-ci se trouverait, en quelque sorte, *par-derrière* l'astrologie, si bien que la fameuse assertion suivant laquelle les astres "incitent mais n'obligent pas" serait exacte, quoique dans un sens différent de celui qu'on donne généralement.

Un jour, je retournai voir Charles Barlet; je l'avais négligé dans l'ardeur de mon travail.

— Eh bien ! me dit-il, comment gouvernez-vous vos recherches ?

Je lui fis part des idées qui naissaient en moi au sujet de la magie. Nous bavardâmes longtemps, échangeant des hypothèses.

La conversation ayant dérivé sur l'astrologie, je lui racontai ma mésaventure :

— C'est déconcertant, fis-je, rien n'indique que je puisse être malade ou même fatigué, et pourtant je me sens bien mal depuis quelque temps.

Il se mit à ricaner :

— Ah ! Ah ! voilà la vengeance du Cardinal de Rohan !

Puis, toujours aimable et cordial, il me donna un conseil.

— Frictionnez-vous donc avec du vinaigre, n'importe quel vinaigre, celui qui soit pour la toilette ou celui qu'on utilise pour la cuisine, vinaigre de vin ou d'alcool peu importe : il paraît que le vinaigre dissout ce qu'on appelle les fluides; c'est une recette que j'ai trouvée dans un vieux livre.

Rien de plus simple à faire : je suivis le conseil dès le soir même. Le lendemain je me sentais beaucoup mieux. Je continuai et j'eus l'impression d'être rétabli.

Ce fut sans encombre que je terminai mon exploration "du côté de l'Arsenal".

Le Dragon du Cardinal de Rohan n'était donc pas bien méchant; surtout il ne devait pas aimer la salade !*

*
* *

* Votre Bonheur n°6, 3 mai 1935.

Chapitre IV

Château hanté dans le Cotentin

J'ai toujours beaucoup été dans ce qui s'appelle "le monde", mais dans le vrai monde, dans cette société qui n'existe plus à Paris depuis la guerre, que Londres et Rome possèdent encore, dont les littérateurs ont souvent parlé sans l'avoir jamais fréquentée et qui, dédaignant toute réclame, se trouve ignorée du public.

C'était un milieu charmant, en ce sens que personne ne cherchait à y étonner son interlocuteur. Les poseurs se heurtaient à une simplicité générale qui les déconcertait rapidement. Nul n'étalant ni sa famille, ni sa fortune, ni son savoir, la moindre vantardise risquait d'être vertement remise à sa place. On n'y appréciait qu'une qualité : l'esprit de conversation.

On y faisait donc uniquement de la conversation, à la française, toutefois, c'est-à-dire d'une manière aimable, infiniment spirituelle, en indiquant à peine une réflexion, en glissant légèrement sur quelque conviction, sans faire montre de pédantisme, sans afficher de principes.

On y était en apparence futile et en réalité très profond. On ne critiquait rien, mais on se ne passionnait pas pour beaucoup de choses. On n'avait surtout aucun snobisme ni politique, ni religieux, ni sportif, ni artistique.

C'était une vraie société française.

Il se trouvait qu'on parlât d'occultisme en toute liberté et qu'on racontât à ce sujet, des histoires curieuses.

Un soir, je ne sais plus pourquoi, une femme délicieuse à la fois par sa tournure d'esprit, sa beauté et son élégance, laissa tomber négligemment :

— Moi, je sais bien ce que sont les maisons hantées, j'en ai une.

La curiosité de ses interlocuteurs immédiats se propagea vite à travers le salon. On fit cercle autour d'elle.

— Vous allez devenir célèbre, chère Madame, lui lança finement un vieux monsieur, prenez garde, les plus purs bijoux risquent de paraître faux quand on les met dans un trop bel écrin !

— Alors, je n'ai plus rien à perdre, répliqua-t-elle sur le même ton, en souriant : l'écrin venant de famille, vous vous êtes trompé sur le joyau.

La maison en question faisait effectivement partie de son héritage en ligne directe : c'était un château, incommode et massif, que ses ancêtres avaient construit au XIV^e siècle, du temps de la guerre dite de succession de Bretagne, entre les partisans de Charles de Blois et ceux de Jean de Montfort : il domine toujours le paysage sur une colline de la presqu'île du Cotentin.

Véritablement, il était hanté, du moins sa propriétaire l'affirmait avec de tels détails, qu'on ne pouvait en douter. A certaines époques de l'année, il en devenait inhabitable : les volets les plus solidement clos s'ouvraient dans la nuit avec fracas, les portes claquaient bruyamment, des pas nombreux s'entendaient dans les escaliers, des appels puissants, des cris violents étaient proférés

un peu partout, et, dans une pièce voûtée du rez-de-chaussée qui fut jadis une salle des gardes, des commandements militaires retentissaient suivis de cliquetis d'armes et de bruits de chaînes.

Toute la lyre !

Et il en était ainsi depuis fort longtemps, presque depuis toujours, sans doute depuis que le château avait été l'objet d'un siège, à l'époque des luttes bretonnes, principalement depuis la révolution, en tout cas, depuis que, sous Charles X, cette propriété avait fait retour à ses propriétaires.

Je considérais tout de suite le fait d'en connaître l'existence comme une aubaine.

— Consentez-vous, chère Madame, lui dis-je, à ce qu'on vienne constater dans votre château ces phénomènes étranges ?

Je vous y invite, répliqua-t-elle très aimablement : vous serez mes hôtes avec tous vos amis, tant que vous voudrez; vous pourrez tout à loisir faire les constatations et les expériences que vous désirerez, rassembler les documents et les témoignages à votre guise. Je ne peux pas mieux dire, ajouta-t-elle, avec une pointe d'ironie et un geste désabusé : je vous livre mon château pour l'amour de la science !

* * *

Les maisons hantées étaient, alors, la grande passion des métapsychistes.

Les occultistes purs - les cabalistes férus d'hermétisme sous toutes les formes et plus ou moins à la suite de Papus, les théosophes imbus de la "doctrine secrète" de Madame H.-P. Blavatsky, les spirites convaincus des théories d'Allan Kardec ne s'y intéressaient guère. Ils ne doutaient nullement de la possibilité des phénomènes dits de "hantise", et ne cherchaient point à les collectionner. En outre, chaque école occultiste se targuait de les expliquer : de sorte que l'affaire n'avait aucune chance de provoquer un intérêt quelconque parmi eux.

Il n'en était pas de même parmi les métapsychistes. Ceux-ci, notons-le en passant, ne s'intitulaient encore que "psychistes" : durant une trentaine d'années, la science a gagné, en l'espèce, un préfixe, c'est déjà quelque chose ! Si, avec une magnifique ténacité on n'a pas ainsi beaucoup accru le domaine de la connaissance, du moins on en a enrichi le langage.

Les médecins de Molière sont éternels.

Mais que faire lorsqu'on se trouve en présence de phénomènes que l'on ne peut classer dans les catégories connues ? On cherche à se rendre compte s'ils existent réellement, s'ils sont *vrais* ; on les contrôle donc, et puis on les qualifie, en cueillant quelque fleur parfumée de science dans le jardin des racines grecques.

On passe aisément pour savant quand on a constaté quelque chose et surtout quand on a inventé une dénomination.

Depuis plus d'un demi-siècle, depuis surtout qu'Edouard Pailleron l'a révélé au public dans *Le monde où l'on s'ennuie*, il y a toujours eu des gens qui ont fait une carrière de savants.

Je pense que, dans les âges futurs, l'histoire du progrès au XIX^e siècle distinguera les hommes de science et les savants. L'homme de science est un physicien, un chimiste, un biologiste, un naturaliste, un géologue, un astronome, un mathématicien, il y a une spécialité dans laquelle il se marque par la découverte d'une loi. Celle-ci porte à juste titre son nom, et c'est ainsi qu'on dit : la loi de Newton, le principe de Galilée.

L'homme de science, souvent méconnu de son temps, demeure, après sa mort, dans toutes les mémoires.

Le savant cherche surtout à avoir une réputation de son vivant.

Ampère, qui avait infiniment d'esprit, disait : "Un savant est un monsieur qui regarde dans une lunette". Et comme il ne répugnait pas au calembour il ajoutait : "Ce mot de savant comporte une petite s".

Je crains bien que le psychisme n'ait principalement été que l'apanage des savants. Il m'est arrivé parfois de le faire un peu sévèrement remarquer : si Galvani avait passé son temps à rechercher le *truc* qui faisait gigoter sa grenouille, s'il avait expérimenté avec l'idée préconçue d'un phénomène surnaturel, s'il s'était contenté de rassembler des faits simplement analogues et non pas comparables, nous n'aurions ni le téléphone, ni la lumière électrique, ni le tramway à trolley.

Fort heureusement Galvani était un physicien et aussi ceux qui l'ont suivi.

J'ai dû me faire quelques ennemis avec de pareilles considérations: je m'en suis aperçu en voyant quelques visages pâlir lorsque ceux-ci se trouvaient nez à nez avec moi au détour d'une antichambre de ministre.

Un savant est essentiellement entiché de titres et de décorations: il veut toujours quelque chose de plus; il ne peut pas se montrer très réjoui d'avoir à solliciter un antagoniste. C'est l'avantage qu'on remporte quand on ne suit pas une carrière définie : on fait quelque fois figure d'antagoniste inopiné et rien n'est plus divertissant.

Cependant, lorsque je connus l'existence de cette maison hantée dans le Cotentin, je ne songeai nullement à chagriner les psychistes. Au contraire, je vis l'occasion de leur donner un splendide relief.

La France était euphorique : la rente avait dépassé le pair, l'or monnayé circulait, le commerce et l'agriculture se plaignaient peut-être mais vendaient ce qu'ils voulaient, la politique se créait sans doute des difficultés pour avoir quelques bonnes raisons de changer de gouvernement, mais ne se heurtait pas à des problèmes graves, les colonies s'organisaient, la paix régnait sans inquiétudes. Fallières présidait la république d'un air calme et bon enfant.

Le moment se trouvait propice pour lancer la maison hantée du Cotentin. Le public, dont l'attention ne se trouvait pas encore détournée par le sport, devait inmanquablement se passionner pour des phénomènes relevant du surnaturel.

Après tout, cela ne valait-il pas mieux que l'émouvoir par des scandales financiers ou judiciaires ?

Il me fallait un journaliste - un vrai, ayant une certaine autorité en la matière - non pas un reporter quelconque, celui-ci possédât-il même assez de renommée pour être pris au sérieux, parce qu'en somme, j'aurais pu tenir ce rôle : j'écrivais un peu partout, et presque uniquement des articles scientifiques, néanmoins j'évitais en général de traiter les sujets touchant à l'occultisme.

Mais j'avais un ami, journaliste professionnel de grand talent, qui jouissait par ailleurs d'une belle notoriété auprès de tous ceux qui, par tendance ou curiosité, se préoccupaient du surnaturel.

C'était Gaston Méry. Il dirigeait *L'Echo du Merveilleux*, hebdomadaire alerte et intéressant à divers titres, ouvert à toutes les doctrines sans parti pris. Il avait mis à la mode Mademoiselle Couédon, voyante extraordinaire, qui vaticinait en bouts rimés et dont maintes prédictions s'étaient réalisées. Il avait fait une célébrité aux apparitions de Tilly-sur-Seulles, qui menacèrent un moment de supplanter celles de la Salette.

Il était surtout rédacteur à la *Libre Parole*, avec Edouard Drumont, et conseiller municipal de Paris. Homme politique, militant antidreyfusard, doué d'une plume mordante et d'une voix acérée autant que de muscles solides, en outre indiscutablement probe : il pouvait se permettre de couvrir de son nom les inoffensives histoires qu'on lui adressait concernant le "merveilleux".

Le mot, du reste, était bien choisi. Il laissait chacun libre dans ses préférences au sujet de l'origine des phénomènes.

Les réfractaires lisaient son journal sans s'en moquer, mais ils l'achetaient. Les occultistes de tout acabit le collectionnaient parce qu'ils y trouvaient toujours quelque pâture. Et les braves curés de campagne y étaient abonnés : ils respiraient là, parfois, un parfum de diablerie qui ne leur déplaisait point.

L'idée satanique, dont la dernière guerre semble avoir eu raison, battait alors son plein. Charles Lancelin que je voyais partout dans les milieux occultistes et que je finis par rencontrer chez un de mes éditeurs, a publié un ouvrage, *le Mythe de Shatan*, qui est à lire, parce qu'en son tome second, il reflète les préoccupations de l'époque à l'égard du "merveilleux".

Ces préoccupations proviennent, à peu près toutes, des réflexions sur la *Question du surnaturel* qu'avait émises sous le Second Empire le R.P. Matignon : "On ne doit, disait cet apologiste, remonter à une cause extranaturelle que quand il est prouvé que les causes naturelles sont insuffisantes". Mais, ajoutait-il, "tout principe purement matériel est parfaitement incapable de rendre raison des phénomènes les moins douteux et les plus intéressants; il est bien évident qu'il y a un être raisonnable qui parle, et, si un fluide ou tout autre agent matériel y est pour quelque chose, c'est seulement en tant qu'il sert d'instrument et de véhicule à l'inconnu dont la présence se révèle".

Restait donc à qualifier cet inconnu : esprit désincarné, disaient les spirites; entité du plan astral, répondaient les occultistes; quelque démon, rétorquaient les catholiques convaincus, oubliant combien l'Eglise avait toujours été prudente en matière démoniaque. Mais les psychistes survenaient, proclamant : nous allons bien le savoir. D'une façon ou d'une autre, ils cherchaient tous le diable - soit pour le trouver, soit pour prouver qu'il n'existait pas.

Il y avait aussi des satanistes avérés. On ne les rencontraient guère : ils se cachaient pour rêver au Sabbat, déplorant sans doute que les cheminées des immeubles modernes fussent trop étroites

pour leur donner passage lorsqu'à cheval sur un manche à balai, ils devaient se rendre en quelque carrefour sylvestre pour éprouver le suprême plaisir de danser avec un chat dans le dos en compagnie d'une bande de crapauds, au joyeux braiement d'un âne, cadencé par la queue d'un bouc battant la mesure ! Ce sont effectivement là des délices qu'il vaut mieux garder pour soi et ne pas avouer à ses amis qu'on a goûtées.

Le professeur Déjerine, le célèbre psychiatre, avec qui je conversais un jour de ces choses chez l'éditeur Rueff, me déclara brutalement : "Tous ces gens-là sont fous !".

Non, pas tous; cependant on pouvait en compter un certain nombre. De nos jours, dans cet après-guerre, il semble que ce vent de folie soit passé : il a simplement changé de côté, il souffle maintenant vers la politique, c'est plus dangereux.

* * *

En tout cas alors, avec un tel vent de poupe, on devait escompter un succès pour la maison hantée du Cotentin.

J'allai voir Gaston Méry.

- J'ai mis le doigt, lui dis-je, sur un fait épatant.
- Qu'est-ce que vous avez donc trouvé ?
- Un château hanté.
- Ah ! fit-il, c'est intéressant.

Je lui expliquai l'affaire :

- La dame qui se trouve propriétaire de ce château, qui appartient au meilleur monde (je la lui nommai), qui est mariée, mère de famille, dont je connais le mari, un homme charmant, nous invite à constater des phénomènes étranges, reconnus d'ailleurs comme authentiques depuis fort longtemps. A nous maintenant de rassembler une commission : je vais en parler à la *Revue des Revues*, chez Finot, il viendra si cela lui fait plaisir; mais, par lui, nous pourrons avoir Camille Flammarion, Lombroso s'il est à Paris, Faguet bien entendu, car il m'aime beaucoup depuis qu'il m'a fait passer des examens, d'autres aussi sans doute; je pourrais en parler également aux *Annales des Sciences psychiques*, chez Alcan; César de Vesme, Dariex feraient bien dans l'ensemble; je connais un peu César de Vesme, mais pas assez pour l'emballer et je compte sur vous pour cela. Toutefois, si vous m'en croyez, nous laisserons de côté les clans occultistes, celui de Papus, celui des théosophes : nous attendrons qu'ils réagissent et nous les inviterons par la suite. Il y aura des controverses : ce sera parfait. Les journaux prendront parti, la polémique s'en mêlera : ce sera le succès.

J'étais jeune, je m'animais : j'entrevois pour la science un bon moment.

Gaston Méry m'arrêta net.

- Elle est en France, votre maison hantée ?
- Dans le département de la Manche.
- Mauvaise affaire, me répliqua-t-il. Don Quichotte porte ce nom-là.

Je commençais à être interloqué.

Mais, poursuivait-il, est-il vraiment hanté ce château ?

Oui, répondis-je; et ce qu'il y a de notablement curieux, c'est qu'on ne peut attribuer sa hantise à aucun médium : les phénomènes se produisent même quand personne n'y habite, les paysans d'alentour les ont constatés maintes fois du dehors en s'approchant des murailles; il s'agit d'une hantise-type.

Alors, me dit-il froidement, cela n'a aucun intérêt.

— Comment ?

— Cela vaut dix lignes, votre affaire; un simple écho, même pas un fait divers. Journalistiquement, c'est inexistant : les phénomènes dont ce château est le siège paraissent habituels sinon normaux à force de se répéter; ils n'émeuvent plus les villageois et encore moins les châtelains. Comment voulez-vous qu'ils passionnent le public ? Scientifiquement, ils n'ont aucune valeur : on doit aller les contrôler et non les découvrir. Quel profit peut-on en tirer ? Le doute n'est même plus permis : ils existent et depuis longtemps; ils ne sont évidemment pas truqués. Alors, quelle recherche doit-on faire ?

J'étais abasourdi.

Il me regarda, goguenard.

— Ah ! ça, me dit-il, est-ce que vous vous imaginez par hasard que les savants fient de la science ?

Je savais que j'étais en présence d'un vrai Parisien et d'un journaliste. Je ne me tins pas pour battu devant cette avalanche "d'esprit boulevardier", selon l'expression d'alors.

Je me mis à raconter ce que je savais du château hanté :

— Cela commence généralement par des coups sonores dans la salle des gardes : on dirait que quelqu'un frappe violemment une armure et pourtant la salle est vide. Ce sont les "coups de gong", comme disent les châtelains. Puis, on perçoit des cris prolongés, lugubres : ils résonnent un peu partout, dans les escaliers, les corridors, les greniers : parfois ils semblent même venir du dehors. Alors, les volets claquent, les portes sont fortement ébranlées, les meubles chancelent, souvent changent de place. On a vu des armoires très grandes et très lourdes glisser sur les planchers comme si elles étaient poussées par de puissants déménageurs et, finalement, se renverser. Les châtelains ont renoncé à maintenir sur les murs leurs tableaux de famille : ceux-ci se trouvent pris de frénésie et se décrochent d'eux-mêmes. Enfin, on entend dans les escaliers de pierre les pas nombreux et pesants d'hommes d'armes invisibles, dont les épées s'entrechoquent, dont les voix se disputent. Des coups sont frappés aux portes des chambres ...

Gaston Méry me dévisageait, visiblement impressionné.

Or, à ce moment-là, on frappa à la porte de son cabinet. A vrai dire, on ne frappait pas, on essayait plutôt d'ouvrir la porte.

Il pâlit légèrement.

— C'est étrange, me dit-il d'une voix sourde, mon cabinet est isolé de mon appartement, ma femme et mes enfants logent plus loin; Georges Meunier, mon secrétaire, est sorti; d'ailleurs, généralement, il frappe et entre aussitôt; qui donc cherche à pénétrer ici ?

Le manège continuait, on essayait toujours d'ouvrir.

— Est-ce que par hasard, à force de parler de maisons hantées, nous serions hallucinés ?

Il avait à peine prononcé ces paroles que la porte s'ouvrit avec fracas.

Nous demeurâmes assis - courageusement, je tiens à le préciser.

Et nous vîmes - spectacle inoubliable - entrer les trois petits enfants de Gaston Méry, coiffés de chapeaux de papier, armés de sabres et de drapeaux, qui défilèrent sans nous voir, jouant au soldat !

— Une, deux !... une, deux ...

Ils passèrent, vivant leur rêve, firent un tour dans le cabinet et s'éclipsèrent.

Nous partîmes d'un large éclat de rire.

— Ça, au moins, dit le papa fier de sa progéniture, c'est une jolie terminaison pour une maison hantée !

* * *

Je finis du reste par renoncer au splendide projet que j'avais formé.

A la *Revue des Revues*, Camille Flammarion, lorsque je lui parlai des phénomènes du Cotentin, secoua sa tignasse fraîchement teinte, et me répondit hâtivement, avec dédain :

— J'ai bien mieux que cela dans le Calvados !

Il s'agissait sans doute des phénomènes datant de 1875, qui ont été rapportés par G. Morice, d'après les récits des témoins, dans les *Annales des Sciences psychiques*, en 1893, et qui forment un chapitre du livre sur les *Maisons hantées* que l'illustre astronome publia plus tard, après la guerre.

César de Vesme, que j'essayai d'intéresser, me signifia solennellement du haut de sa grandeur :

— Ecrivez vos propres constatations, nous jugerons.

Je m'ouvris à Finot de ma déconvenue. Il leva les bras au ciel :

— Qu'est-ce que vous allez chercher, mon pauvre ami ! s'exclama-t-il. Ah ! je les connais ces cocos-là (c'était son mot préféré).

S'il les connaissait, j'appris à les connaître.

Je compris qu'en matière de maisons hantées, on préfère croire plutôt que d'y aller voir.

"Les philosophes, race crédule", disait Sénèque.

A ce compte-là, beaucoup de savants peuvent passer pour des philosophes*.

*
* *

* Votre Bonheur n°7, 10 mai 1935.

Chapitre V

Fakirs et contre-fakirs

Si l'on constate un mouvement occultiste, durant le dernier quart du XIX^e siècle et les trois premiers lustres du XX^e, on ne peut pas dire toutefois qu'il ait fait une impression bien profonde sur les idées de l'époque. Au demeurant, ce mouvement ne date guère. On doit uniquement le comprendre comme parallèle à tous les efforts de progrès qui caractérisent cette époque remarquable à divers titres scientifiques. Il a beaucoup intéressé, mais il a beaucoup moins bien réussi que d'autres courants de recherches plus pratiques, plus industrielles surtout.

Il n'a, en fait, jamais donné lieu à un véritable engouement dans le public. Il est demeuré un peu à l'écart, assez énigmatique par son objet même, presque ignoré de l'élite intellectuelle.

Vers 1911, Georges Meunier, qui fut secrétaire de Gaston Méry et qui est un excellent journaliste, eut l'idée d'interviewer à ce sujet les personnalités les plus variées du monde littéraire. Son volume, intitulé *Ce qu'ils pensent du merveilleux*, constitue un document important pour l'histoire du mouvement occultiste en ce sens qu'il montre à quel point des littérateurs tels que Maurice Barrès, Paul Bourget, François Coppée, Jules Lemaitre, Octave Mirbeau, Jules Renard, Edmond Rostand, Frédéric Masson même, se préoccupèrent peu du mystère qui se montre toujours par quelque côté dans la vie de chacun de nous - si l'on veut bien prêter attention.

Mais l'attention est sans doute la faculté que l'homme moderne exerce le moins. On doit dire aussi que l'existence actuelle - principalement depuis la guerre - se trouve organisée de telle manière que personne ne fait, pour ainsi dire, attention à rien. A force de vivre dans une ambiance mécanique, finirons-nous par devenir de simples automates ?

Cependant il ne faudrait pas exagérer les jugements sévères qui se portent sur son temps. Paracelse a déjà écrit que "la moitié de l'humanité vit de la fornication, que l'autre moitié en meurt, et que, si cela continue, nous finirons à l'écurie !" Il y aura bientôt quatre siècles que Paracelse est mort et, grâce à l'automobile, nous ne connaissons plus que les garages.

Frédéric Masson a avoué dans son interview, qu'à l'âge de dix-neuf ans, il s'était mis à étudier les sciences occultes, mais qu'il avait brusquement cessé d'y porter intérêt parce qu'il perdait ainsi trop de temps et que, depuis lors, il avait résolu de ne plus s'en occuper. Or cette déclaration est à rapprocher d'une lettre qu'il a écrite à Victor-Emile Michelet et qui se trouve transcrite, à titre de préface, en tête du remarquable ouvrage que ce distingué érudit d'occultisme a publié sur le *Secret de la Chevalerie*.

Il y est dit :

"Du jour où j'ai tenté d'indiquer que certains traits d'histoire n'étaient explicables que par l'intervention des sociétés secrètes, du jour où j'ai affirmé cette vérité, en disant que je ne pouvais en fournir de preuves, toute une partie de la saine presse s'est violemment tournée contre moi et m'a éreinté".

Ceci ouvre - n'est-il pas vrai ? - de singuliers horizons sur ce que Frédéric Masson appelle la "saine presse", et qui n'est sans doute "bien pensante" que, suivant la fameuse formule de Pierre Véron, parce qu'elle pense exactement comme celui qui la lit.

Mais ceci fait comprendre aussi que ces grands hommes ont acquis une grande part de leur célébrité en soignant leur presse - c'est-à-dire leur carrière.

Et comme la presse ne parlait que de loin en loin des recherches occultistes - et encore uniquement des phénomènes surprenants - il en résultait que le public ne s'en souciait guère.

Ce n'est pas que chacun n'eût aucune opinion sur le sujet; nous ne serions pas français si nous n'avions pas une opinion sur toute chose ! Néanmoins l'occultisme ne fut jamais vraiment "à la mode". Il faut en arriver aux années d'après-guerre pour signaler une notable extension de l'occultisme, principalement de l'astrologie à vrai dire; mais sans doute doit-on y voir une part de snobisme parce que l'astrologie, malgré l'allure de science définitive que lui donnent certains manuels, demeure toujours mystérieuse dans ses véritables lois.

L'astrologie a ses secrets comme toutes les branches de l'occultisme et ils sont autant insoupçonnés que bien gardés.

Avant la guerre, on n'eût pas osé étudier la corrélation entre la position des astres et les événements humains sans posséder des notions exactes et profondes sur ce qui concerne le physique et le moral de l'homme. Aussi les chercheurs en cette matière étaient-ils rares et le public les ignorait.

D'ailleurs, ce qui intéresse le public, ce sont uniquement les faits; dans l'occultisme, il n'envisageait donc que les phénomènes.

Alors, quand on voulait étonner son public, on produisait des "phénomènes".

Quelques fakirs profitèrent de cet état d'esprit.

Un fakir est toujours certain de provoquer la curiosité; et celle-ci constitue déjà un élément de succès. Un fakir a le droit, parce qu'il est hindou, selon la définition, d'arborer un turban, des boucles d'oreilles, des bijoux étincelants et un costume mirifique. Un fakir peut se passer d'entendre le français, de le parler mal, et même, en fait d'anglais, de ne connaître que cette langue qu'on appelle le "pigeon english". Un fakir, au surplus, n'a pas besoin de savoir quoi que ce soit des sciences ou des philosophies : il est initié - également par définition - et chacun sait que tout initié ne peut parler librement qu'avec ses congénères. Or personne en Occident n'ayant reçu - toujours par définition - la même initiation que lui, il se trouve nécessairement seul de son espèce.

C'est très commode d'être fakir.

Il faut évidemment produire des phénomènes. Mais cela devient toujours possible, parce que, si l'on s'intitule fakir, on doit être au courant de la prestidigitation ou plutôt de ce qui s'appelle, à proprement parler, de l'illusionnisme.

Un fakir n'est jamais qu'un illusionniste, même s'il est un vrai fakir.

L'erreur dont il bénéficie repose sur ce que l'on s'imagine qu'il peut être autre chose qu'un illusionniste. Le vrai fakir fait tout autant de la prestidigitation qu'un fakir qui n'en a que le nom : il emploie cependant à cet effet une série de moyens qui relèvent de l'occultisme et surprennent seuls ceux qui les ignorent. Sa prestidigitation a ainsi, sans doute, un caractère supérieur; mais elle

ne décèle pas ce qui peut à bon droit s'appeler de l'initiation. Disons-le en passant : le mirage initiatique de l'Orient provient en grande partie de l'illusion produite sur beaucoup d'Européens par d'excellents fakirs - pourtant un phénomène ne prouve rien, si celui qui le produit ne peut rationnellement l'expliquer, et il n'apparaît pas que l'Orient ait jusqu'ici fourni une démonstration nouvelle. Le fakir véritable donne à penser qu'il y a eu naguère en Asie des collèges initiatiques où cette "haute science" tant vantée par les occultistes a dû s'enseigner; mais il ne prouve pas qu'elle s'enseigne encore, sinon d'une façon pratique pour exercer le métier illusionniste.

Quant au fakir qui n'a d'oriental qu'une origine approximative ou même qu'un faciès assorti, c'est un imitateur du précédent qui réussit plus ou moins bien les mêmes tours à l'aide des procédés que nous dirons très européens.

Celui-ci est beaucoup plus drôle que l'autre, beaucoup plus amusant surtout pour le public, parce qu'il finit toujours par rater quelque effet, s'empêtre dans des considérations afin de s'excuser, se fâche si on le critique, menace ses contradicteurs des foudres célestes ou simplement de l'huissier, et généralement disparaît devant le rire universel*.

Paris connut ainsi, en 1927 et 1928, le fameux comte de Sarak.

On n'a jamais su exactement ni d'où il venait, ni comment il se nommait en réalité; il se disait, naturellement, oriental; il avait le physique du rôle, selon l'expression usitée au théâtre. Il parlait assez couramment l'espagnol, et prétendait avoir vécu plusieurs années en Amérique du Sud : effectivement, il présentait cet accent de l'Amérique latine qui se différencie quelque peu de la prononciation castillane. Certains de ses détracteurs prétendirent qu'il devait être un échappé de quelque bagné : assertion purement gratuite, mais que l'événement parut légitimer dans une certaine mesure. Il possédait assurément une très grande habileté dans l'art d'extorquer de l'argent.

Il s'intitulait comte, ce qui donnait à sa carte de visite une allure susceptible de justifier ses airs importants. Il portait une particule évidemment destinée à inspirer confiance à ses fournisseurs. Enfin il se dénommait Sarak, avec une magnifique outrecuidance; et ce patronyme exotique confirmait pour les Parisiens une ascendance vaguement hindoue; en fait, "Sarak" est un mot arabe !

Il faisait pousser du blé dans sa main, enserrant un grain dans un peu de terreau : après quelques minutes, on voyait, en pleine lumière, surgir entre ses doigts fermés une herbe ! Il faisait entendre à la manière des médiums en une pièce faiblement éclairée des sons musicaux sans avoir à sa disposition aucun instrument. Il faisait mouvoir toutes sortes d'objets sans les toucher, apparaître des fantômes imprécis. Il semblait parfois planer dans les airs et enflammait à distance un bol de punch.

Son "numéro", comme on dit au music-hall, était très intéressant.

Il se produisit sur quelques scènes privées, juste assez pour montrer ses talents, intriguer le public et trouver des commanditaires. Mais très vite il eut une réputation : la grande presse parla de lui; les psychistes officiels discutèrent et critiquèrent, cherchant toujours à contrôler la réalité des faits; les occultistes ricanèrent, ne voyant là que matière à divertissement pour la foule; cependant plusieurs théosophes se passionnèrent.

* Votre Bonheur n°8, 17 mai 1935.

C'est que Sarak connaissait fort bien la manière de séduire les âmes théosophiques.

On rencontrait déjà dans Paris certaines femmes sans âge, veuves ou divorcées, excellentes personnes du reste, en mal de croyance métaphysique, que la théosophie consolait et qui vous sussuraient des pages entières du Mahabarata ou du Rig-Veda dans un charmant petit auvergnat. Sarak se mit à exploiter l'ingénuité d'une ou deux d'entre elles.

Il les choisit bien néanmoins : très riches et convenablement relationnées.

Il eut soin de faire, à leurs yeux, figure d'ascète impeccable : inexpugnablement chaste et indéfectiblement végétarien. Il se garda de leur révéler quoi que ce soit sur son "passé astral", se taisant sur la multitude des réincarnations qui lui avaient permis d'arriver à la haute initiation dont la production des phénomènes était la preuve. Il les laissa rêver à leur aise à ce sujet. Il leur donna à penser que sa "mission" consistait à présenter en l'Occident européen les premières notions que lui-même avait reçues dans les collèges initiatiques de l'Asie.

Il émerveilla ces personnes naïves.

Je dois dire qu'il ne chercha pas à s'attaquer à la Société théosophique elle-même. Charles Blech avait tout de suite flairé que Sarak était un imposteur sinon un charlatan. Lorsque, au cours de nos conversations, ce nom se trouva prononcé, je me souviens que Charles Blech eut autant de ricanements que, d'autre part, Charles Barlet. On doit noter que dans cette affaire Sarak, les plus prudents, les plus sceptiques surtout, furent les occultistes; même chez Henri Durville, parmi les magnétiseurs, il n'était question du fameux fakir qu'avec un certain mépris. Les psychistes paraissaient plus enclins à le prendre au sérieux, tout au moins comme médium remarquable : il éclipsait à leurs yeux la gloire d'Eusapia Paladino dont ils avaient fait un moment leur champion. Mais ils étaient curieusement agacés de le voir fuir leurs invitations.

Sarak tenait à réserver ses prodiges pour ses adeptes.

J'ai eu la bonne fortune de connaître la plupart d'entre eux. C'étaient ce qu'on appelle des gens du monde - des clubmen très chics, habitués du pesage sur les champs de courses et des coulisses à l'Opéra, qui avaient, à l'époque, le louis d'or facile et pensaient à s'amuser dans la vie. De même qu'ils avaient parfois joué à la Bourse, ils jouaient à l'occultisme. Les femmes qui se mêlaient à eux étaient de belle naissance et de grand genre, accoutumées à se laisser duper par leur entourage pourvu qu'un plaisir en résulte. Ils appartenaient à ce monde où l'on dit volontiers comme ce personnage d'Emile Augier : "Je veux bien que mon cuisinier me vole, mais je ne veux pas qu'il liarde".

Sarak pouvait s'imaginer avoir trouvé un fertile terrain d'exploitation. Il n'était pas assez parisien pour comprendre que ses protecteurs le lâcheraient le jour où il ne les amuserait plus.

Quelques admiratrices, enthousiastes par nature, que son jargon ésotérique berçait en une douce somnolence métaphysique, suffisaient pour entretenir dans ce milieu assez frivole l'atmosphère occultiste qui convenait.

Un abbé, plus ou moins affilié à la Compagnie de Jésus, prêtre libre autant par sa situation que par ses idées et même que son langage, s'était glissé dans le groupe. Sa présence donnait un certain piquant aux séances.

Les réunions se passaient dans un cadre luxueux. Sarak avait su se faire installer dans un grand appartement près de l'Etoile. Il officiait positivement, en initiateur dont la mission est de former des adeptes. Il n'enseignait rien cependant, il évitait d'imposer à son auditoire des conférences didactiques - il n'aurait pas su les répéter deux fois. Le groupe voulait voir des phénomènes, voulait s'amuser. Il avait néanmoins déclaré que les phénomènes les plus étonnants présentaient un caractère initiatique et que, par conséquent, le groupe devait prendre une allure hiératique.

Il avait donc affublé son auditoire d'insignes de son invention : étoles et écharpes de couleurs diverses et voyantes, brodées de triangles et de pantacles. Les mondains les endossaient en riant sous cape à leur déguisement carnavalesque. L'abbé se pouffait en s'exclamant à demi-voix :

— C'est charmant, nous faisons le Sabbat !

L'initiateur, solennel et digne, revêtu d'une longue robe blanche, coiffé de l'indispensable turban, la poitrine ornée d'un pentagone en or, mâchonnait un charabia en guise de rituel auquel l'auditoire répondait avec un sérieux poli. Puis il se mettait à proférer des cris épouvantables :

— Regardez, regardez ! s'exclamait-il.

On tournait la tête, et on apercevait un fantôme. Sarak nommait le génie qui répondait ainsi à son invocation, il le somrait ensuite de montrer sa puissance et des fleurs tombaient du plafond. Puis des musiques jouaient, les meubles se déplaçaient tout seuls, enfin le bol de punch s'enflammait. Parfois aussi, mais très rarement, l'initiateur consentait à faire pousser le blé dans sa main fermée. Une ou deux fois il donna l'impression de flotter dans les airs, tout était en pleine obscurité.

Quand le tour ratait - et cela arrivait généralement, si quelque auditeur le surveillait de trop près - il s'asseyait, prenait sa tête dans ses mains, poussait des soupirs lamentables, et s'écriait :

Les génies me tourmentent !

On le laissait alors tranquille. Mais cela aussi amusait beaucoup le groupe.

Le lendemain chacun en parlait au club, dans les salons. Peu à peu le comte de Sarak prenait de l'importance : un fakir qui est un homme du monde, jamais on n'avait vu cela ! Le groupe commençait ainsi à devenir de plus en plus nombreux, quoique l'initiateur, prudemment, se montrait difficile dans les admissions; il tenait à constituer une élite distinguée - il voulait dire, ayant de la fortune.

Or, un jour, malheureusement, le feu prit dans une cheminée de l'étage situé au-dessus du sien. Les impitoyables experts durent enquêter chez lui. Malgré ses protestations et ses criaileries, on déplaça les meubles, on enleva les tapis. On trouva alors toute une installation électrique branchée sur le secteur, raccordée avec des phonographes, des boîtes diverses, des lampes disposées derrière les écrans : une véritable série de moyens nullement ésotériques et parfaitement européens.

Sur ces entrefaites, une dame protectrice survint, inattendue, pour lui faire visite. Elle assista à la discussion violente qui mettait aux prises les experts, leurs ouvriers et M. le comte. Elle s'en mêla et demanda à l'initiateur des explications sur cet outillage insoupçonné. Sarak se fâcha rouge et, devenant grossier, mit la dame à la porte.

Le soir même le groupe en entier était mis au courant de cette sensationnelle découverte. Il y eut une hilarité générale.

— C'est égal, dit-on, pour quelques sous on s'est bien amusé !

Les clubs, les salons se joignirent à cet éclat de rire.

Le lendemain, Sarak avait disparu sans laisser de traces, oubliant, bien entendu, de payer ses fournisseurs.

Sarak, en arabe, signifie voleur. On n'en savait rien.

Et puis, avant la guerre, personne n'avait de passeport.

* * *

Mais les amusements du genre Sarak avaient fait école.

Ils eurent leurs parodies. C'est Oswald Wirth qui l'inventa, et il ne m'en voudra pas, j'en suis sûr, de raconter maintenant cette histoire peu connue.

Oswald Wirth était alors fonctionnaire au ministère des Colonies, et cette administration occupait le pavillon de Flore - l'aménagement de la rue Oudinot, qui lui était destiné, ne se trouvait pas encore terminé.

Il remplissait l'office d'archiviste et avait à sa disposition une grande partie des combles du monument dont les murs étaient garnis de dossiers. Il y travaillait à peu près seul, isolé du restant des bureaux.

Or, dans le ministère existait un expéditionnaire, neveu d'un sénateur de la Seine, qui était passablement benêt - un gros bonhomme que j'ai connu, l'air ahuri, avec des yeux toujours étonnés. Ses collègues lui faisaient croire les choses les plus invraisemblables. Oswald Wirth imagina à son égard une splendide farce de rond-de-cuir.

Il faut dire - pour ceux qui n'ont aucune idée de ce qu'était l'administration d'alors - que le terme de rond-de-cuir désignait principalement l'expéditionnaire, chargé de transcrire de sa main les documents établis par les rédacteurs et révisés par les sous-chefs. Depuis l'usage de la machine à écrire, la dactylographe a remplacé l'expéditionnaire, de sorte que le rond-de-cuir a disparu.

L'expéditionnaire ne devait avoir qu'une belle écriture, on ne lui demandait pas davantage. Ceci légitime tout ce qui a été raconté sur les ronds-de-cuir, et notamment ce que Courteline a rapporté.

Oswald Wirth déclara à cet expéditionnaire crédule, alors qu'en une fin de journée plusieurs collègues se trouvaient dans son bureau, la conversation étant habilement tombée sur Sarak, que lui aussi avait les mêmes pouvoirs que le fameux initiateur. Tout le monde savait, au ministère, qu'il s'occupait de symbolisme et d'occultisme.

Je ne suis pas fakir, dit-il avec le plus grand sérieux, parce que je ne suis pas Hindou; mais je suis contre-fakir : on dit contre-fakir comme on dit contre-amiral, celui-ci s'entend comme la contrepartie de l'amiral.

L'expéditionnaire demeurait béat *.

... manque la page 231.

*
* *

* Votre Bonheur n°9, 24 mai 1935.

Chapitre VI

Auprès de la mort qui rôde

N'y a-t-il que matière à curiosité ou amusement dans ce qui s'appelle l'occultisme ? Et du moment qu'on s'occupe de l'inconnu en toute chose, ne risque-t-on pas parfois, sans l'avoir désiré, de se trouver en face de telle réalité si brutale qu'elle révèle un mystère inexorable ?

Ce sont, sans doute, pour celui qui recherche comme pour celui qui s'amuse, des coïncidences - étranges mais difficilement explicables.

Henri Poincaré, le célèbre mathématicien, a fait remarquer que "le hasard n'était que l'expression d'une multitude de causes que nous n'arrivons pas à démêler". Or le hasard produit les coïncidences. Connaître les lois du hasard ce serait donc savoir la valeur des coïncidences et ce serait aussi comprendre entièrement l'Univers.

Si l'astrologie a séduit beaucoup de chercheurs et si elle paraît maintenant intéresser un nombreux public, c'est que cette branche de l'occultisme s'offre pour démêler certaines causes du hasard et expliquer ainsi plusieurs coïncidences. Cependant il faut reconnaître que, même en poussant très loin les études, on n'y décèle pas toutes les causalités et que, pour satisfaire complètement les habitudes de l'esprit, on est tenté d'admettre l'hypothèse d'un facteur complémentaire qui intervient pour compenser le hasard : ce facteur est le libre-arbitre de l'individu.

Mais, à partir du moment où une loi de l'Univers se trouve susceptible de vérité ou d'erreur selon la libre fantaisie d'un individu, elle n'a plus le caractère d'une loi. Autant dire que deux et deux peuvent faire cinq ou trois selon ce qu'en décide inconditionnellement un être et que l'équation $2 \times 2 = 4$ n'est qu'une coïncidence généralement admise.

Je sais bien que beaucoup de philosophes modernes ont raisonné de la sorte et que la société ne s'en porte pas plus mal. Je sais bien aussi que, de cette manière, ce qu'on appelle la science doit uniquement se cantonner dans le domaine matériel et que ceci permet à toutes les illusions d'envahir le domaine intellectuel; d'où sans doute un certain charme dans la vie par suite du fait qu'on n'est sûr de rien et qu'on peut tout espérer.

Alors l'occultisme devient simplement une voie de recherche pour cataloguer les coïncidences - et l'astrologie, telle qu'on la pratique ordinairement, n'a pas d'autre importance.

Ces constatations rigoureuses planaient sur la société d'Astrologie que, vers 1906, présidait Charles Barlet.

J'en ai, bien entendu, fait partie.

Ce groupement rassemblait une élite dont il convient de dire, avant tout, qu'elle était largement supérieure à toute autre que jusqu'alors, dans le domaine occultiste, on avait essayé de former. Je n'ai qu'à citer les noms de ceux qui se réunirent autour de Charles Barlet, pour montrer la véracité de cette assertion : c'étaient H. Selva, Caslant, Flambart, Eudes Picard, Jules Evenot. Tous ont acquis dans le domaine des recherches astrologiques une renommée du meilleur aloi.

La Société ne présentait ainsi qu'un défaut, néanmoins celui-ci était capital : ses membres ne se trouvaient pas assez nombreux pour que leurs cotisations subviennent aux frais, quoique ces derniers fussent réduits au minimum. D'autre part, on ne pouvait décemment consentir à admettre dans le sein d'une assemblée aussi sérieuse, ceux qui, faisant métier d'établir des horoscopes, n'offraient aucun caractère scientifique. Ainsi le groupement végétait. H. Selva payant la location hebdomadaire d'une salle à l'Hôtel des Sociétés savantes, tandis que la caisse n'y suffisait pas.

Je ne peux pas dire non plus qu'on y faisait beaucoup de travail effectif. On échangeait des idées - ce qui, en matière de recherche, constitue toujours un acquis. On faisait connaissance et on parvenait à une estime réciproque - ce qui, en matière de relations sociales a également son intérêt.

Mais c'était tout.

Chacun arrivant avec des constatations précises, il eût été utile de les consigner ailleurs que dans un procès-verbal conservé à titre unique d'aide-mémoire. Ces constatations constituaient, en somme, une série de coïncidences qui eussent sans doute mis sur le chemin de la découverte de quelque loi, - du moins on pouvait le penser.

Flambart qui était fêru de statistique et H. Selva qui ne dédaignait pas de ce procédé, se plaisaient à les enregistrer et en augmentaient d'autant leurs pourcentages.

Cependant Jules Evenot et Charles Barlet n'étaient pas autant d'avis que la voie de la statistique puisse conduire à des précisions astrologiques : l'un et l'autre avaient touché d'autres branches de l'occultisme, s'étaient occupé de cabale et possédaient une large érudition hermétique; ils pensaient au contraire que les précisions cherchées devaient se trouver plus aisément par la lecture attentive des anciens auteurs.

Leurs considérations présentaient beaucoup d'intérêt, surtout en ce qu'elles contre-balançaient la manière de voir des statisticiens et devenaient même dignes d'être retenues surtout lorsque Caslant intervenait avec ses élucidations mathématiques dérivant des théories savantes de Charles Henry ou de Wronski.

Le milieu - on le voit - était en tous points remarquable.

Malheureusement rien n'en restait parce que la discussion ne laissait aucune trace.

Il me sembla, un jour, qu'on pouvait créer une publication qui serait l'organe de la Société, où chacun exposerait ses idées, où même les controverses s'ouvriraient et où principalement serait fait un exposé des échanges de vues ayant lieu au cours des réunions.

Je pressentis Charles Barlet. S'il était foncièrement sceptique, il ne décourageait jamais personne - au demeurant, il manifestait une très grande bienveillance, une parfaite bonté.

Une revue d'Astrologie ? dit-il; peut-être.

Je voyais cette revue comme vraiment scientifique, ne contenant que des articles dûment étudiés, constituant surtout le recueil des travaux de la Société, pourtant assez bien présentée, afin de lui enlever toute allure rébarbative, et étendre un peu le nombre de ses lecteurs. A cette époque, je croyais fermement à la "désoccultation de l'occulte". Je pensais que Charles Barlet devait être le directeur et l'animateur de la publication, et je me réservais modestement le rôle de

secrétaire de rédaction, pour le décharger de la besogne matérielle et aussi assurer la meilleure présentation possible : j'apportais en l'occurrence une pratique journalistique consacrée déjà par près de dix ans de pratique.

Charles Barlet montra alors qu'il avait des réserves d'enthousiasme. Il adopta chaudement l'idée et s'en fut dès le lendemain en parler à Chacornac : c'était le père de l'éditeur actuel.

Il l'emballa au point de le quitter avec l'assurance que la revue paraîtrait mensuellement et que tous les frais seraient assumés par la maison d'édition. Si la revue, plus tard, prenait de l'extension, les collaborateurs devaient même être rémunérés; mais tant qu'aucun bénéfice ne serait réalisé, il ne devait aucunement être question de rétribuer la direction ou le secrétariat de la rédaction.

Nous considérâmes la démarche comme un succès; nous ne cherchions ni l'un ni l'autre une affaire, et nous ne songions à tirer aucun bénéfice de notre travail.

* * *

Lorsque Charles Barlet annonça à la Société d'Astrologie la fondation de la revue et qu'il en exposa les grandes lignes, tout le monde promit sa collaboration avec un bel entrain. Nous avions la certitude de remplir plusieurs numéros avec des travaux prêts à être publiés.

Il ne restait plus qu'à passer un traité avec Chacornac père afin de donner à l'oeuvre toute la régularité désirable.

Charles Barlet se chargea de prendre jour et de m'en aviser.

Qu'on me permette ici une digression qui va jeter une lumière sur certaine façon que j'ai de comprendre la vie, et qui, à divers moments, a pu paraître insolite.

Depuis ma tendre jeunesse, j'ai pris l'habitude de faire très attention aux coïncidences et d'en tenir compte pour la suite à donner aux événements.

Un fait à cet égard a précisé une pareille ligne de conduite. Ce fait remonte très loin et je n'étais pas très âgé lorsqu'il s'est produit.

Je me trouvais à passer les vacances en Corse dans la maison familiale, lorsqu'un jour après le déjeuner, mon père me dit :

Tu viens avec moi tout à l'heure.

Je connaissais la formule : elle signifiait que j'étais réquisitionné pour une entreprise mystérieuse. Tout petit, alors que d'autres enfants sont tenus par leurs parents à l'écart de leur existence, je m'étais vu mêlé à des circonstances graves, de divers ordres et très souvent politiques, où j'avais dû me tenir rigoureusement muet, sans bouger, sans attirer les regards et surtout dont, à aucun prix je ne devais parler plus tard. Il faut croire que j'ai déployé vite dans ce rôle de spectateur involontaire des qualités utilisables parce que j'avais à peine six ans que mon père m'employait comme "planton" - c'est ainsi que ses amis m'appelaient familièrement. Et quand il avait besoin de son "planton", mon père prononçait la formule : "Tu viens avec moi tout à l'heure".

Je ne demandais jamais d'explications : je me tenais docile prêt à partir.

Une telle enfance paraîtra moins singulière quand on saura que nous vivions entièrement seuls, mon père et moi, parce que, premièrement j'avais perdu ma mère en venant au monde, et que, depuis que je pouvais marcher, depuis que les soins d'une nourrice ne m'étaient plus nécessaires, je me trouvais le compagnon inséparable de mon père, le suivant partout de jour comme de nuit.

J'attendis donc en cette occasion qu'il me fit signe de partir et nous sortîmes. Une troisième personne s'était jointe à nous, mon oncle, lequel était son propre frère, splendide vieillard très alerte et d'une haute culture, qui se plaisait à rappeler en souriant que sa naissance remontait au 31 décembre 1799 et qu'ainsi le millésime comptait ses années d'existence, qui avait donc vécu tout le XIX^e siècle et à qui l'antiquité latine et grecque était presque autant familière.

Nous prîmes un chemin muletier traversant une forêt de châtaigniers que je connaissais fort bien : il conduisait à une ancienne chapelle romane dont la tradition populaire faisait remonter l'édification au temps de Charlemagne, mais qui - à la réflexion - devait être de construction postérieure. C'était un oratoire assez simple et de dimensions restreintes, cependant très pur de style. Il avait été réparé à plusieurs reprises et de temps en temps on y célébrait une messe à laquelle se faisaient un devoir d'assister tous les paysans d'alentour pour commémorer ... ancestrale: la nef pouvait bien contenir une douzaine de personnes, on la réservait aux femmes âgées, la foule se contentant de rester tête nue sous la futaie épaisse, - ... ne manquait pas de pittoresque.

Pour lors, cette chapelle avait sa voûte lézardée en plusieurs endroits et il fallait envisager des réparations.

Au cours du trajet, mon père m'apprit que nous allions jusqu'à la chapelle pour nous rendre compte de son état. Ce n'était donc qu'une petite promenade demandant un quart d'heure au plus : il ne s'agissait par conséquent pas d'une affaire compliquée ni bien mystérieuse non plus. Avant d'arriver à la chapelle, il fallait franchir un torrent dont l'eau claire et fraîche dévalait de la montagne entre de gros blocs de pierres bleues et vertes du plus magnifique effet. On le traversait à gué, en sautant d'une pierre à l'autre par un passage aisément praticable.

Or, - je me le rappelle comme si c'était hier - nous étions à peine arrivés au bord du torrent d'où cependant nous ne distinguons pas encore la chapelle située à quelques mètres sur l'autre rive, lorsqu'un craquement formidable se fit entendre, dominant de son fracas la rumeur de l'eau qui grondait près de nous.

Nous nous arrêtâmes. Mon père et mon oncle cessèrent de parler. Alors, un chevrier que nous n'avions pas remarqué perché sur un arbre mais qui, lui, nous avait aperçus, nous cria :

Hé ! la chapelle vient de s'effondrer !

Quelques minutes de plus, et elle s'écroulait sur nous !

La mort rôdait par là sous la forêt : elle nous avait frôlés.

Je vois toujours le regard que mon père et mon oncle échangèrent, et je vois aussi la promptitude avec laquelle simultanément, sans la moindre parole, ils rebroussèrent chemin d'un commun accord. L'un et l'autre avaient des âmes de romains.

- Avant de rentrer à la maison, mon oncle dit pourtant :
- Coïncidence !
 - Oui, répliqua mon père, coïncidence significative à tous égards.

Et tous deux de conclure :

J'appris à ce moment que telle était leur généreuse intention, dans le désir de sauvegarder un monument, historique à leurs yeux, précieux en tout cas par son ancienneté, la commune trop pauvre, n'aurait pu déverser la plus petite somme à cet effet.

Mais la coïncidence s'était produite - une coïncidence à laquelle la mort se mêlait.

Jamais, depuis lors, la chapelle n'a été restaurée. Ce n'est maintenant, après un demi-siècle, qu'un tas de ruines.

* * *

Jamais non plus la revue d'astrologie que Charles Barlet et moi avions conçue ne vit le jour - et jamais ni lui ni moi ne voulûmes en reprendre l'idée.

Charles Barlet m'avait convoqué chez Chacomac, à la librairie Quai Saint-Michel. Il me fit faire connaissance avec ce brave homme à l'air très doux, dont le fils Paul, l'actuel éditeur, a hérité de la grande amabilité et de la compétence qu'on se plaît à lui reconnaître.

La scène m'est également demeurée présente à la mémoire.

Chacomac était assis, vers le milieu de sa boutique déserte, à un petit bureau surélevé de telle manière qu'un interlocuteur de moyenne taille avait, étant debout, son menton à la hauteur du sous-main. Charles Barlet lui rappela les conditions dans lesquelles la revue devait paraître. Chacomac me les confirma. Charles Barlet lui narra la spontanéité avec laquelle les membres de la Société d'Astrologie avaient promis de collaborer. J'ajoutai qu'assurant pour ma part le secrétariat de la rédaction, je pouvais, avec l'acquis que je possédais dans le métier, garantir une présentation telle qu'on devait espérer que la publication prendrait une extension un peu plus grande que celle qu'avaient en général les revues techniques s'occupant d'occultisme. Chacomac s'en montra enchanté et ajouta qu'il préparerait un traité sur les bases convenues auquel nous pourrions apposer nos signatures dans les trois jours.

Il venait à peine de fixer ce délai de trois jours, qu'un facteur entra.

Ce facteur salua allègrement l'éditeur, s'approcha du bureau et déposa une seule lettre.

Mes souvenirs sont ineffaçables. L'enveloppe de la lettre était jaune, de celles qu'on appelle "bulle". Chacomac, tout en causant, l'ouvrit.

Aussitôt on le vit pâlir.

Il considéra un instant la lettre, secoua tristement la tête, puis, tendant le papier à Charles Barlet, il dit d'une voix blanche :

Voyez comme il y a des gens méchants.

Charles Barlet lut, pâlit à son tour et, sans proférer une syllabe, me passa cette feuille singulière.

C'était un papier quadrillé, du modèle vulgaire. Au milieu se trouvaient écrits ces mots, tracés d'une main maladroite :

"D'après le Docteur Papus vous serez mort dans trois jours".

Aucune signature, la lettre était anonyme.

Je demeurai, moi aussi, interdit : nous venions à la minute même de prendre rendez-vous pour signer le traité dans les trois jours !

Il y eut un moment pénible, chacun sentait le besoin d'une diversion.

Charles Barlet fit alors appel à ses renforts de scepticisme. J'essayai, de mon côté, de puiser dans les réserves de ma gaîté naturelle. Mais Chacornac était visiblement très impressionné, le visage défait, les yeux vagues. Il nous déclara pourtant qu'il ne se sentait nullement malade et qu'après tout il ne comprenait pas pourquoi on lui avait adressé un semblable message.

A la longue, peu à peu, il retrouva la maîtrise de soi et nous le quittâmes en stipulant une dernière fois que la signature du traité aurait lieu dans les trois jours.

Une fois dehors, je demandai à Charles Barlet :

Qu'est-ce que cela signifie ?

Je n'en sais rien, me répondit-il. On m'a bien raconté que Chacornac a des difficultés avec Papus; mais cela ne justifie pas la lettre anonyme. Et puis Papus ne connaît rien à l'astrologie, ni personne de son entourage actuel : il ne s'agit donc pas d'une simple prédiction. D'ailleurs pourquoi annoncer une mort si ce n'est dans l'intention d'effrayer ? Il semble bien, au contraire, que ce soit là le procédé qu'emploient certains sorciers qui pratiquent les envoûtements. Ah ! quand on touche à l'occultisme, on risque toujours de susciter des envoûtements. Mais pour quelle raison cherchait-on à nuire à ce brave père Chacornac, la crème des hommes ?

— Alors ?

Alors, mon cher ami, cela ne signifie pas grand-chose. La véritable méthode d'envoûtement, j'ai tout lieu de croire qu'elle est heureusement ignorée. Ce n'est donc qu'une farce d'un goût déplorable. Au revoir dans trois jours : venez me prendre chez moi pour aller signer le traité.

Il me laissa. Je ne pris pas autrement garde au fait dont j'avais été témoin; il ne pouvait, du reste, en aucune manière me causer une impression; ce n'était, somme toute, que la réception d'une lettre anonyme par un tiers, - fait sans importance.

Et deux jours passèrent sans incident notable.

Au matin du troisième jour, je me réveillai frais et dispos, et, prêt à me débarbouiller, je me regardai dans la glace.

Stupeur ! j'avais le nez comme une tomate !

On aurait dit que j'avais reçu un formidable coup de poing en plein visage, et pourtant je ne m'étais battu la veille avec personne - je n'ai du reste pas le caractère batailleur - je m'étais même couché très tôt ayant du travail pressé pour le lendemain.

Simple ecchymose, pensais-je. Cependant mon nez ne me faisait pas mal et si, par hasard, je m'étais cogné en dormant, il eût dû être endolori. D'où provenait donc cette ecchymose ?

Je me contentai d'opérer quelques frictions à l'alcool et je ne m'inquiétai pas davantage.

Un peu avant l'heure du rendez-vous pour la signature du traité, je me présentai chez Charles Barlet. Il habitait rue des Grands Augustins non loin de la librairie Chacornac, parmi les livres rares et au milieu d'un désordre pittoresquement vétuste.

Il vint m'ouvrir à sa coutume.

Tiens ! lui aussi avait le nez endommagé ! J'en étais éberlué !

-- Qu'est-ce qui nous est arrivé ? m'écriai-je.

-- Ah ! fit Charles Barlet d'un air assez mal assuré en constatant notre état réciproque, je crains quelque chose.

Du coup, il n'affichait plus son légendaire scepticisme.

- Allons toujours signer, dit-il, nous verrons bien.

Mais sa voix s'étranglait.

Ce fut sans échanger beaucoup de paroles que nous fîmes le long du quai les quelques cent mètres pour parvenir à la maison d'édition.

Arrivés là, nous demeurâmes figés sur le trottoir.

La boutique était close, la devanture posée et verrouillée portait un écriteau bordé de noir sur lequel on lisait :

"Fermé pour cause de décès"

Chacornac était mort dans la matinée.

* * *

Nous suivîmes son corbillard, Charles Barlet, Jules Evenot et moi, avec sa femme et son fils, plusieurs de ses parents, quelques occultistes aussi qui se souvenaient des façons charmantes de cet éditeur d'un autre âge.

Sur le chemin du retour que nous fîmes à part, Jules Evenot fut mis au courant du fait de la lettre anonyme : Charles Barlet le lui raconta d'un ton assourdi, et il ajouta :

- Maintenant y a-t-il une corrélation entre ce fait et celui que les témoins de la réception de la lettre anonyme ont reçu un choc sur le nez ?

Jules Evenot hocha la tête, réfléchissant, confrontant ses souvenirs hermétiques.

-- Mieux vaut n'en rien dire, fit-il enfin : ces coïncidences sont trop singulières.

Jules Evenot était un très digne homme, fonctionnaire des finances en retraite, lui aussi. Il avait peu connu Papus, mais il ne le tenait pas en grande estime : ses façons d'agir ne lui avaient jamais plu. Il se garda cependant de l'incriminer en l'espèce.

Et maintenant, conclut-il, que deviendra la revue ?

Rien répondis-je précipitamment. La revue s'est écroulée avant de paraître.

Il en avait été de cette revue comme de la chapelle romane !

Charles Barlet et Jules Evenot se montrèrent du même avis : leur résolution fut aussi spontanée que la mienne.

Jamais plus je n'ai songé à une publication occultiste.

Auprès de la mort qui rôde, toute coïncidence est significative* .

*
* *

* Votre Bonheur n°10, 30 mai 1935.

Chapitre VII

Petite histoire d'une théorie

Il y a dans la vie une règle qui est supérieure à toutes les autres et vraie dans tous les temps parce qu'elle relève de l'ordre pratique : si l'on veut réussir on ne doit, en quoi que ce soit, rien innover.

Certes, la portée d'un semblable aphorisme ne se savoure qu'après avoir beaucoup vécu, certes aussi on ne voit pas, de prime abord, comment l'humanité pourrait jamais progresser au cas où, de père en fils, chacun suivrait avec ponctualité cette ligne de conduite; mais la Nature s'arrange de manière que les générations succèdent aux générations et que les nouvelles ont presque toujours tendance à réagir contre les anciennes au point de les traiter d'imbéciles.

On peut donc s'imaginer vivre une époque où la pensée est libre, en fait cette liberté se limite aux bornes des idées reçues.

La plus récente aventure qui confirme ce que je viens de dire date d'une dizaine d'années : elle est survenue au docteur Tissot, qui a eu la malencontreuse chance de découvrir expérimentalement que les bacilles occasionnant diverses maladies provenaient de moisissures et, en somme, avaient - comme toute chose en ce monde - un commencement. L'Académie des Sciences refusa de laisser insérer dans ses comptes-rendus la communication qui relatait copieusement cette découverte et seul un journal quotidien eut l'audace de la faire succinctement connaître au public. Mais quelle tempête de sarcasmes, de balivernes et de sottises ne souleva-t-elle pas ! Songez donc : une pareille nouveauté ruinait l'enseignement donné à ce jour - mieux valait l'étouffer sous les moqueries : de cette façon les idées reçues, les idées toutes faites, les idées chères à une époque courante se trouvaient sauvegardées !

Quand il est reçu que la "génération spontanée" n'existe pas, on ne doit pas venir faire la preuve que, dans certains cas, elle aurait l'apparence de l'être. Le docteur Tissot l'apprit à ses dépens.

Or il semblerait qu'en occultisme - domaine nouveau, exploré par des novateurs, somme toute - la pensée devait être plus libérée et que les idées reçues ne pouvaient encore exister.

Quelle erreur ! En occultisme, il y avait - il y a toujours - une série d'idées enracinées dont on tenterait vainement l'extirpation, même en employant les puissants leviers de démonstrations péremptoires.

Je n'aurai garde d'insister. Ces idées sont certainement précieuses pour ceux qui les nourrissent. Elles sont bien plus précieuses pour les autres - pour ceux qui en connaissent le peu de valeur : elle les protège contre toute indiscretion, éloignant du sentier de la vérité, quiconque s'y croit appelé sans toutefois présenter le nécessaire pour être élu.

En occultisme, comme en tout, les innovations n'ont aucune chance d'être adoptées. Et j'ajoute : c'est fort heureux.

Le jour où j'exposai à la Société d'Astrologie les éléments d'une loi d'où devait dériver le déterminisme psychologique, qui donc m'écoula sérieusement ? Charles Barlet sans doute, à titre d'encouragement et en vertu de notre amitié, puis aussi parce que ces éléments rentraient dans le cadre des idées qu'il avait puisées chez les anciens auteurs. Jules Evenot également pour cette dernière raison. Cependant, je vis bien à quel point la généralisation d'une pareille loi gênait les statistiques comme Flambart et H. Selva : elle procédait d'une façon de raisonner qui ne convergerait pas vers la leur.

Je me rendis immédiatement compte que personne parmi les chercheurs en astrologie ne se livrait à la moindre expérience qui confirmerait ou infirmerait la loi. Dès lors, voyant même que la plus élémentaire curiosité n'était pas soulevée à cet égard, je me tus, feignant d'oublier de donner la formule; les circonstances ont voulu, du reste, par la suite que, sauf pour certaines de ses applications particulières, elle n'ait jamais été publiée.

J'ai raconté dans un volume intitulé "L'Année Occultiste 1908", quelques expériences qui furent faites à l'époque, sous mon contrôle, en application de cette loi : elles avaient d'abord intéressés les lecteurs de l'**Echo du merveilleux**. Ce que je n'ai pas dit - et qui me paraît curieux à rapporter maintenant - c'est la façon dont la loi permettait de découvrir les "sujets" d'expériences.

C'était très simple. Connaissant dans un thème astrologique le rapport angulaire entre deux astres dont l'un prédispose à l'activité psychique et l'autre permet de déployer cette dernière, il devenait facile de préciser la nature du pouvoir présenté; mesurant ensuite l'angle du premier avec le point d'activité psychique et l'angle du second avec le point de déploiement de cette activité. (points que chaque horizon de nativité possède), on en inférait nettement la faculté d'exercer à un degré déterminé, un pouvoir psychique de nature définie.

Je dis : un pouvoir psychique - quelconque par conséquent et relevant du domaine entier de la psychologie, non pas seulement du domaine couramment appelé métapsychique.

Ne voulant pas ici entrer dans des détails techniques et surtout ne cherchant pas à exposer des travaux personnels, je me contenterai d'indiquer - pour ceux qu'une telle loi intriguait - que la méthode suppose d'abord une connaissance exacte de la valeur des angles en général, de manière à différencier ceux-ci au degré, et ensuite une rectification rigoureuse des thèmes de nativité afin d'obtenir sur celui-ci la concordance absolue entre le psychique et le moral d'un individu, laquelle existe dans la réalité et dont on ne trouve aucune trace sur les thèmes établis approximativement.

Appliquer une loi n'est rien; l'exposer et la raisonner devient plus compliqué. Or, en science, ce qui offre le plus d'intérêt c'est le raisonnement sur lequel se fonde une loi et ce qui a le plus d'importance c'est son exposé d'où dérive la discussion analytique. Le reste n'est plus que de l'anecdote.

* * *

Restons dans l'anecdote.

Les "sorties en astral" ont fait quelque bruit en ce temps-là. J'appelais ainsi d'une façon peu scientifique, mais très occultiste, l'extériorisation volontaire des facultés sensorielles : le docteur Grasset, le célèbre psychiste, s'y est trompé : il a cru à des expériences sur le corps astral. Cette extériorisation - quand on en a la possibilité - présente un côté très amusant parce que, sans se

déplacer, on va voir ailleurs ce qui se passe et on commet les indiscretions les plus déconcertantes pour autrui.

Comme le public cherchait principalement à s'amuser avec les procédés occultistes, les "sorties en astral" eurent leur petit succès et même furent pratiquées par un grand nombre de personnes un peu partout en France et aussi à l'étranger, notamment en Angleterre, en Italie, en Argentine, au Japon. Je fis la joie de mes amis collectionneurs de timbres, tant je recevais de lettres provenant des pays les plus divers !

Je crois cependant que ces expérimentateurs éloignés ne procédèrent pas toujours avec une grande rigueur scientifique. Néanmoins l'automatisme de la loi était tel qu'ils pouvaient éprouver des échecs, faute de n'avoir pas bien mesuré les angles, mais que, de toute manière, l'expérience n'offrait aucun danger. Rien n'étonnait autant le fameux Coué qui proclamait à la ronde que j'allais provoquer des désastres.

Un de mes correspondants occasionnels m'écrivit ceci qui m'est resté en mémoire : "Je ne sais pas si je m'y prends bien, mais je n'arrive pas à m'extérioriser; toutefois je m'endors et ainsi la méthode est pour moi le meilleur des somnifères !" Le sommeil - un sommeil parfaitement naturel et réparateur - était en effet le plus grand risque qu'on pouvait courir. L'amusement fut ainsi toujours inoffensif. Evidemment, le résultat n'était pas fait pour consolider les principes sur lesquels se fondait la méthode Coué !

C'est mon excellent ami Henri Christian qui se livra aux plus belles expériences. C'est surtout de lui qu'il fut question à l'époque.

Henri Christian faisait - et fait encore - du journalisme. A aucun moment il n'avait été attiré par les questions occultes et il en ignorait tout lorsqu'un jour, ayant examiné ses déterminations natives, je lui dis :

- Mais vous êtes un sujet remarquable !

Un sujet de quoi ? me répliqua-t-il avec ironie.

Quand je lui exposai qu'il était suprêmement doué pour pratiquer l'extériorisation volontaire, il ouvrit des yeux ronds, se demandant si je ne me moquais pas de lui. Ce n'est qu'après lui avoir présenté une série d'explications qu'il commença à s'intéresser à la chose et qu'en fin de compte - par pur amusement, d'ailleurs - il entreprit une expérience.

Il réussit du premier coup.

Ce qu'il réalisa ensuite a été publié, - suivant ses propres relations. Mais, soucieux d'exactitude dans le "reportage", il s'est borné à ne raconter que les principales de ses extériorisations. A vrai dire, il en faisait constamment.

Il eut, parmi mon entourage, plusieurs imitateurs. Tous, de même que lui, ne s'étaient jamais occupés d'occultisme, - et là est le point à retenir. Tous, aussi bien que lui, réussirent du premier coup - cependant chacun avec sa manière et selon ses propres moyens. Et quant à ceux dont le thème ne décelait aucune possibilité d'extériorisation, ils ne parvinrent jamais à rien, quels que fussent leurs efforts, quelque bien exercée que fût leur volonté.

On constata des gradations curieuses dans la limitation de l'espace parcouru, une fois extériorisé. Certains, comme Henri Christian, pouvaient aller assez loin : la distance de Paris à Marseille fut la plus grande que l'on essaya : mais rien ne démontra qu'elle fût un maximum. Le minimum se présenta réduit aux dimensions ordinaires de l'appartement habité.

Un autre de nos amis, avocat à la Cour d'appel, qui tenta diverses expériences - toujours à titre d'amusement - ne put jamais franchir la porte de son palier; il se heurtait là, chaque fois, à une force incoercible qui l'obligeait à se reporter en arrière ! Il en était vexé.

Le domaine paraissait inépuisable. Si des gens de science sérieux s'en étaient emparés, il demeure hors de doute que des constatations vraiment importantes auraient été faites.

Mais, moi-même, je ne me préoccupais guère de ce que je considérais comme un cas particulier d'une loi générale.

La méthode permettant de déceler et définir les facultés psychiques devait aussi faire découvrir des médiums et des clairvoyants, - par exemple.

Je n'ai jamais eu l'occasion de trouver ainsi un médium - affaire de pur hasard; mais j'ai pu rencontrer de la sorte certains clairvoyants qui s'ignoraient.

Je ne raconterai à ce sujet qu'une anecdote parce quelle est typique.

Joseph Renaud, avec lequel je n'ai cessé d'être en étroite amitié depuis des temps où je ne me souciais pas encore d'occultisme ni lui non plus d'ailleurs, suivait également ces expériences comme tous ceux que je fréquentais. Cependant il les suivait de loin en leur portant un intérêt soutenu, attendant une circonstance pour expérimenter lui-même.

Il me parla un jour d'une jeune fille, dont l'âge, à vrai dire, prolongeait une jeunesse d'état social qui, selon son sentiment, devait être un sujet pour les extériorisations. Il comptait bien, si les déterminations du thème répondaient à ce qu'il estimait, rassembler pour sa part une série d'observations.

Joseph Renaud - personne ne l'ignore - n'est pas seulement une gloire de l'escriime française, il est un romancier de grand talent qui a récolté plusieurs fois le succès; peu de gens savent pourtant qu'il connaît à fond la prestidigitation. A ce titre ses observations devaient présenter une grande valeur. Je n'hésitai donc pas à étudier le thème de la personne qu'il me désignait.

Le thème décela bien la faculté d'extériorisation à laquelle on s'attendait; mais il montra, en outre, des dons de clairvoyance tellement accusés que l'on ne devait pas hésiter à en tenir compte.

A cet égard, le diagnostic - si l'on peut ainsi parler - était net : voyance symbolique dans le cristal.

Il n'y a qu'à tenter une expérience, me dit Joseph Renaud; celle-ci sera différente de celle que je pourrais observer ensuite; peu importe, elle se trouvera toujours dans le même ordre d'idées.

La personne en question fut convoquée chez lui un soir. J'étais présent et je lui fis part des dons qu'elle devait posséder.

Elle tomba des nues ! Elle n'avait que des notions très vagues sur la clairvoyance; en tout cas, elle n'avait jamais pensé qu'elle pouvait en être douée. Elle tenait avec sa mère un commerce d'antiquités sur la rive gauche et présentait un esprit très pratique; elle avait suivi l'Ecole des Beaux-Arts et faisait de la peinture agréable; mais elle était demeurée sagement dans le prosaïsme du négoce. Ce sont là des détails qui montrent que cette personne, charmante et simple, n'offrait, dans son existence, rien d'anormal.

Le moment étant venu, le soir même, d'expérimenter, on disposa sur une table une carafe ronde et lisse remplie d'eau, devant une bougie allumée de telle manière qu'en regardant la flamme à travers l'eau on apercevait une sorte d'irradiation.

On recommanda au sujet de s'asseoir en face et de se placer de façon à considérer de très près cette irradiation, puis de dire si quelque modification apparaissait.

Au bout d'un quart d'heure, le sujet déclara que l'irradiation lui semblait toujours identique. Je commençais à me demander si, d'aventure, je n'avais pas commis quelque erreur de calcul; car c'était bien la première fois qu'une expérience faite en conformité avec la loi du déterminisme psychique ne confirmait pas immédiatement la faculté décelée.

Ce fut alors que Joseph Renaud fit une proposition :

Si je plaçais, dit-il, mes deux mains sur les épaules de Mademoiselle, cela ne faciliterait-il pas sa voyance ?

On essaya, Joseph Renaud, debout derrière le sujet, lui toucha légèrement de ses mains à plat chacune des épaules.

Aussitôt le sujet s'écria :

L'eau se trouble, elle devient opaque; elle devient rouge, rouge sombre : on dirait du sang !

Nous laissions parler sans interrompre.

Soudain le sujet proféra :

Ah ! maintenant je vois. Voici ce que je vois : le rouge sang a disparu et j'aperçois nettement une rangée de peupliers verdoyants, près d'un fleuve assez large. Quel est ce fleuve ? J'essaye de le comprendre par la rive que je distingue en face : il y a des habitations, ce n'est pas une ville, mais une agglomération de maisons de campagne. Je ne crois pas connaître ce pays. Il y a un petit chemin près de la berge, entre les peupliers. Le temps est clair; il fait beau.

Puis brusquement :

Le paysage s'est évanoui d'un seul coup. Et voilà que de nouveau l'eau devient trouble, puis rouge, enfin rouge-sang.

Quelques secondes de silence et ces mots tombèrent :

Je vois une main qui remplace le paysage de tout à l'heure. C'est une main d'homme. Elle est blessée, elle saigne abondamment.

Là, Joseph Renaud demanda :

- Quelle main est-ce, droite ou gauche ?

--- Droite, répondit le sujet sans hésiter, et, levant sa propre dextre, elle montra l'endroit où elle voyait la main blessée : sur la face externe à la base de l'index, près du pouce.

L'expérience cessa sur ces mots.

A quatre jours de là, je reçus un mot de Joseph Renaud : "Vous vous rappelez, me disait-il, l'expérience qui a eu lieu chez moi ? Eh bien ! Je viens de faire une chute de bicyclette sur les bords de la Seine en suivant un petit sentier entre des peupliers, en face de Saint Cloud, et je me suis blessé à la main droite ainsi qu'il a été vu - toutefois légèrement, et sans perdre beaucoup de sang."

* * *

Mais ce qu'il y a de plus intéressant, c'est ce qu'on peut appeler la contre-expérience - celle où la volonté cherche à s'opposer à l'efficacité de la loi. Bien entendu, ces contre-expériences ont été faites à plusieurs reprises et, - il faut bien en convenir - toujours avec le même succès, c'est-à-dire à la confusion de celui qui les tentait.

J'en raconterai une qui me paraît frappante.

J'avais fini par baptiser **Théorie du moment cosmique**, l'ensemble des considérations permettant d'exposer le mécanisme de la loi sans se perdre dans une technicité ardue. J'appelai en somme "moment cosmique" celui où d'après des déterminations préalablement dégagées et précises, un fait auquel participe une quelconque des facultés psychiques ou psychologiques doit **nécessairement** se produire.

Par conséquent la volonté étant une faculté psychologique, celle-ci ne devient **efficace** qu'au moment cosmique dont la loi donne, comme solution, la minute d'horloge.

La contre-expérience consiste donc à vouloir juste le contraire de la solution donnée et à s'appliquer à réaliser sa volonté tenace. Rien de plus facile à essayer, comme on va le voir par cet exemple.

Ma femme, une fois, recevant une de ses amies, l'invite à déjeuner pour le lendemain. Cette dame très incrédule en ce qui concerne l'occultisme en général, très peu encline à considérer comme sérieuses les expériences dont elle avait entendu parler, se tourne vers moi et me lance d'un air narquois :

Eh bien ! maintenant, avec tous vos beaux calculs, dites-moi à quelle heure je dois venir pour déjeuner.

Je lui demandai quelques instants pour lui répondre, - le temps justement de faire ce qu'elle appelait mes beaux calculs. Après quoi j'affirmai :

Madame, vous arriverez ici demain à 13 heures 11 minutes.

Ah ! s'exclama-t-elle, je vous prends en défaut; ce que vous dites est absolument impossible. Je viens d'accepter à déjeuner sous la condition expresse que je serais libre à 13 heures et demie afin de me trouver chez ma couturière avant 14 heures.

Madame, rétorquai-je simplement, faites alors tout votre possible pour qu'on se mette à table à midi et demie.

Elle le fit, tout son possible, et vous allez voir comment.

Habitant avenue de Villiers et nous près du pont de l'Alma, elle avait une chose très simple à exécuter : prendre un taxi, en dix minutes environ elle était rendue.

Mais elle était imprégnée de la volonté ferme d'arriver bien en avance. Alors elle se leva très tôt et s'apprêta très vite. De la sorte elle sortit de chez elle un peu après 11 heures et demie.

En bonne parisienne économe, elle se dit : il y a largement le temps, prenons l'autobus. Remarquez encore qu'en adoptant ce mode de locomotion, il ne lui fallait pas une heure pour venir à la maison.

Malheureusement quelques gouttes d'eau se mirent à tomber; et les femmes - surtout quand elles n'ont pas de parapluie - n'aiment pas ça : attendre l'autobus s'il pleut, est néfaste pour les chapeaux et les ondulations, le métro apparaît préférable.

Elle prit le métro. Normalement, malgré le tour par l'Etoile et la Motte-Picquet-Grenelle, malgré l'avenue Bosquet à faire à pied, elle devait arriver vers midi et quart (la ligne passant place de l'Alma n'existait pas encore).

Or elle commença par se tromper : elle prit la direction opposée à l'Etoile, et, rêvassant sans trop savoir pourquoi, elle ne s'en aperçut qu'à la station de Barbès ! Elle retourna vers l'Etoile, décidée à faire attention, cette fois, lors du changement. Mais elle rencontra une personne de connaissance sur le quai, s'attarda à bavarder, puis se précipita et se trompa de nouveau. A Obligado, voyant qu'elle avait fait fausse route, elle rebroussa chemin. Mise dans la bonne direction elle regarda sa montre et s'aperçut que l'heure de midi et demie allait bientôt être dépassée. Elle calcula que, nonobstant toutes ses erreurs, elle se trouvait avoir néanmoins une certaine marge pour arriver avant le "moment cosmique". Elle se tranquillisa et fut prise de somnolence ! Quand elle reprit ses esprits, la station de la Motte-Picquet-Grenelle était déjà loin ! Alors elle descendit, furieuse contre elle-même et chercha un taxi, il lui fallut plus d'un quart d'heure pour en découvrir un. Bref, elle sonna à la porte tandis que - narquois à mon tour - je lui indiquais que la pendule marquait exactement 13 heures 11 minutes !

Les faits de ce genre devenaient tellement nombreux qu'on ne les comptait plus.

Avec Caslant, c'était autre chose. Nous nous servions du "moment cosmique" d'une façon courante - pour faciliter nos rencontres.

Caslant était en garnison à Commercy. Il venait à Paris de temps en temps et faisait, durant une courte permission, la tournée des occultistes. Il venait me voir et passait une ou deux heures à échanger des idées sur les recherches astrologiques : c'étaient des instants très agréables dont j'ai conservé le meilleur souvenir. Je ne lui parlais cependant pas de mes expériences sur le "moment cosmique". Je me contentais d'observer celui-ci pour me rendre compte si la visite ne serait pas trop retardée sur l'heure qui avait été préalablement fixée par lettre.

Une fois je constatai que Caslant devait être trois heures en retard sur le rendez-vous. J'en conclus que je pouvais sortir, aller moi-même à mes affaires pourvu que je sois rentré quelques minutes avant son arrivée. C'est ce que je fis sans plus m'inquiéter.

Quand il se présenta, il se confondit naturellement en excuses et ajouta :

-- Vous avez dû vous demander si même je viendrais.

- - Non, lui dis-je avec simplicité, je savais que vous n'arriveriez qu'à cette heure-ci et je suis sorti : je viens de rentrer il y a cinq minutes. Votre retard ne m'a gêné en rien.

Caslant me regardait avec stupéfaction.

Il fallut que je lui explique toute ma théorie. A la suite de quoi - et devant l'évidence - il reconnut combien elle était juste.

Depuis lors, il ne s'inquiéta plus à son tour. Il m'écrivait "je viendrai tel jour, vous savez quand". Je ne l'attendais jamais; je tâchais simplement de me trouver à la maison un peu avant le "moment cosmique".

Pas une seule fois nous nous manquâmes. Pas une seule fois tant que durèrent nos relations, c'est-à-dire pendant plusieurs années, ce moyen vraiment commode de se rencontrer ne se trouva en défaut.

Mais vous croyez peut-être qu'après cela la "théorie du moment cosmique" a été prise en considération ?

Allons, allons ! c'est mal connaître les hommes : l'évidence même ne peut les faire démordre de leurs idées toutes faites, de leurs idées reçues - de celles, au fond, qui leur permettent de vivre.

Le novateur - si modeste que soit l'objet de son innovation, si minimes que se montrent ses ambitions - le novateur a toujours tort : il prend la vie à rebours.

C'est pourquoi ceux qui savent quelque chose ont soin de garder le silence : ils iraient trop à l'encontre des idées reçues.

Saint Matthieu a écrit là-dessus de fort belles paroles que tout le monde connaît : "il est inutile de jeter des perles ..."*

Fin de l'article

* Votre Bonheur n° 11, 6 juin 1935.